

# L'HORIZON DE PLOMB

*Seb Le Réveur*



# L'HORIZON DE PLOMB

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Mathématiques du Chaos	4
Chapitre 2 : L'Omerta de Granit	10
Chapitre 3 : Le Gouffre Noir	20
Chapitre 4 : Papier Carbone et Téléx	27
Chapitre 5 : L'Ombre de Volkov	31
Chapitre 6 : La Logique et le Sang	36
Chapitre 7 : Écoutes Cryptiques	44
Chapitre 8 : Le Serment de Cendre	50
Chapitre 9 : L'Arrivée de l'Aigle	54
Chapitre 10 : Négociations à l'Acide	59
Chapitre 11 : La Trace du KGB	65
Chapitre 12 : Le Piège du Maquis	71
Chapitre 13 : L'Honneur Assassiné	75
Chapitre 14 : Bain de Sang Analogique	80
Chapitre 15 : L'Ère Froide	86

# Chapitre 1

## Les Mathématiques du Chaos

La sueur n'était pas un choix, c'était une seconde peau. À Medellín, en ce mois de juillet 1992, l'air stagnait, chargé d'une humidité grasse qui collait les chemises en soie aux omoplates. Dans le hangar de la zone franche, l'odeur était celle de la fin d'un monde : un mélange âcre de kérosène, de solvants chimiques et de bananes en décomposition.

Rafael Ortega essuya ses lunettes. Il observa le point rouge tracé sur la carte marine. Le papier gondolait. Autour de lui, les sicarios de la garde rapprochée de Pablo rongeaient leur frein. Pour eux, la logistique était une perte de temps. On chargeait, on tirait, on encaissait. La précision d'Ortega les insultait.

— Trois mille milles nautiques, murmura Ortega. Ce n'est pas une distance, c'est un gouffre. Si vous déviez de deux degrés au départ de Turbo, vous finissez dans les crocs des garde-côtes marocains.

Il leva les yeux vers "El Mono", un lieutenant dont le cou était strié de cicatrices. L'homme jouait avec un cure-dent, les yeux injectés de sang.

— On a toujours passé par la Floride, grogna El Mono. Pourquoi on irait chez les paysans de la Méditerranée ?

Ortega reposa ses lunettes. Son regard était d'une clarté froide qui tranchait avec la sauvagerie ambiante.

— Les gringos ne sont plus partout, Mono. Ils sont chez nous. Ils sont dans nos

téléphones, dans nos assiettes. Un satellite de la DEA passe sans doute au-dessus de nos têtes en ce moment même, œil cyclopéen et invisible qui se moque de nos frontières. La route de Miami est une artère bouchée. On crée un pontage. La Corse est ce pontage. C'est une terre de granit. Les hommes là-bas ont un concept qui vous manque : le silence.

Un bruit strident déchira l'atmosphère. Dans le coin, un vieux téléscripteur cracha une bande de papier thermique. Ortega ramassa le ruban.

\*« VECTEUR CONFIRMÉ. POINT DE RENDEZ-VOUS : 41°23'N, 9°09'E. LES BERGERS ATTENDENT LE TROUPEAU. »\*

L'argentier. Jean-Baptiste Orsini. Ortega imagine l'homme de l'autre côté de l'Atlantique, dans une pièce sombre d'Ajaccio, entouré de dossiers en papier carbone et d'odeur de tabac brun.

— Le chargement commence, ordonna Ortega. Je veux que les balles soient pesées. Si la ligne de flottaison dépasse d'un pouce mes calculs, vous ne serez pas seulement morts. Vous serez oubliés.

Soudain, un vacarme éclata au fond du hangar. Des cris, le bruit métallique d'une palette renversée. Un jeune chargeur, à peine dix-huit ans, était cloué au sol. Son sac de toile avait craqué, révélant trois briques de cocaïne marquées du sceau du dauphin. Le gamin tremblait. Une flaque d'urine s'élargissait sous lui.

— Il essayait de sortir par les conduits, cracha un garde.

Ortega s'approcha. Il ne cria pas. La colère était une dépense d'énergie inutile. Il sortit un stylo-plume en or et le fit tourner entre ses doigts.

— Comment tu t'appelles, fils ?

— Luis... Luis Sanchez, patron.

— Luis. Tu as introduit du chaos dans ma structure. Le désordre est une infection. Si on ne coupe pas le membre, il gagne le cœur.

Ortega fit un signe de tête à El Mono. La violence fut subite. El Mono saisit le garçon par les cheveux. La lame d'une navaja brilla sous les néons. Un geste sec. Le bruit d'un tissu qui se déchire. Un sifflement d'air. Le sang gicla sur la carte marine, maculant les côtes de la Corse. Le gamin s'effondra, secoué par les derniers spasmes.

— Nettoyez ça, dit Ortega en remettant ses lunettes. Et changez cette carte. Je ne veux pas naviguer sur du sang de voleur. C'est de mauvais augure.

\*\*\*

À l'autre bout du monde, Jean-Baptiste Orsini lisait le fax à la lumière d'une lampe à pétrole. L'électricité sautait souvent dans cette partie de la montagne. L'argentier soupira. Il caressa la crosse de son vieux pistolet, un souvenir de la résistance.

— Ils arrivent, dit Orsini à l'ombre près de la porte.

— Et les Russes ? demanda l'ombre.

— Ils oublient une chose : en Corse, on ne laisse jamais de restes. On brûle tout.

\*\*\*

Le port de Porto n'était qu'une langue de béton lépreux. Rafael Ortega descendit la passerelle du cargo *\*Don Manuel\**. Son costume de lin crème jurait avec la graisse et le sel du quai. Derrière lui, ses sicarios tenaient leurs Galil avec une nervosité de bêtes traquées.

Orsini attendait près d'une pile de casiers à langoustes. À ses côtés, une silhouette immobile : Yuri Volkov. Le Russe portait un manteau de cuir noir. Il toussa, une toux

sèche, persistante, un reste de froid des sous-marins soviétiques qui lui rongait les bronches.

— Deux tonnes, Rafael ? demanda Orsini.

— Deux mille kilos, Jean-Baptiste. Pureté à 94 %.

Ortega tourna son regard vers Volkov. Le Russe recrachait une écorce de graine de tournesol, mais sa main droite restait figée dans sa poche.

— Monsieur Volkov, dit Ortega. Le logicien que vous êtes devrait savoir que trois acteurs sur un marché binaire, c'est un de trop.

— Le marché n'est plus binaire, Ortega, répondit Volkov d'une voix de rocaille. Il est atomisé. Vous comptez des briques. Moi, je compte les pays qui vont s'ouvrir.

Le Russe fut pris d'une nouvelle quinte de toux. Il sortit un mouchoir gris, l'écrasa contre sa bouche, puis fixa Ortega avec des yeux qui semblaient avoir vu le fond de l'Arctique.

Soudain, un mouvement sur le pont. Un sicario colombien, le regard dévoré par la poudre, épaula son fusil. Il visa Toussaint, le second d'Orsini.

Toussaint ne réfléchit pas. Son index se crispa. Trois détonations sèches. Le Colombien recula, la poitrine ouverte. Le lin blanc de sa chemise devint rouge.

L'enfer s'ouvrit.

Les Galil crachèrent leurs flammes. Orsini plongea derrière un fût. Les balles ricochèrent sur le béton avec des sifflements de mort. Volkov, lui, ne plongea pas. Il glissa dans l'ombre d'une grue avec une fluidité de spectre. Il sortit un Stechkin. Il ne tirait pas de rafales. Des coups isolés. Méthodiques.

Un sicario s'effondra, un trou noir entre les deux yeux. Un autre bascula dans l'eau noire du port.

— Cessez le feu ! hurla Orsini.

Le silence revint, haché par les gémissements d'un blessé. Ortega était prostré au sol, ses lunettes brisées. La poussière du quai maculait son costume de luxe. Orsini s'approcha, le saisit par le col et le releva.

— Regarde-les, Rafael. Tes calculs. Tes prévisions. Ils sont morts dans la boue.

Il le poussa vers les palettes de drogue que les hommes de Volkov commençaient déjà à charger dans des fourgons anonymes.

— La marchandise est à moi, dit Orsini. C'est le prix de ton erreur.

Volkov réapparut. Il rangea son arme, son visage toujours aussi inexpressif, malgré une légère hésitation dans son regard quand il croisa celui d'Orsini. Une lueur d'incertitude, vite balayée par le froid.

— Prends la moitié, Volkov, lâcha Orsini. Mais débarrasse-moi de cette odeur. Je ne veux plus voir ces sacs.

Le Russe fit un signe de tête. Ses fourgons démarrèrent dans un ronronnement de précision mécanique. Ortega, assis sur une bitte d'amarrage, serrait un éclat de verre dans sa main. Le sang coulait.

— Medellín n'oublie pas, Orsini, murmura le Colombien.

— Medellín est un rêve qui brûle, Rafael. Ici, c'est la roche. Et la roche ne bouge pas.

Orsini s'éloigna vers sa vieille DS noire. Il se sentait vieux. Il sentait que le monde de 1992 était trop rapide, trop sale pour lui. Il alluma une cigarette, regardant dans son rétroviseur les Russes emporter le poison vers le nord.

Il savait que la guerre ne faisait que commencer. Mais ce ne serait pas sa guerre. Il n'était plus qu'un gardien de cimetière, veillant sur les restes d'une gloire que le profit venait de dévorer. L'horizon de plomb ne s'était pas levé. Il s'était refermé. En Corse, on ne laisse jamais de restes. On brûle tout. Mais pour la première fois, Jean-Baptiste Orsini craignait que le feu ne suffise plus.

# Chapitre 2

## L'Omerta de Granit

L'air de Bastia, ce matin-là, avait le goût du fer et de la défaite annoncée. Une brume poisseuse montait du Vieux-Port, charriant des effluves de gasoil mal brûlé et de poisson crevé. Jean-Baptiste Orsini était assis au fond du \*Cintra\*, une brasserie aux murs jaunis par des décennies de tabac brun et de secrets rances. Devant lui, un café noir, serré à l'extrême, une flaque d'encre amère dans une tasse ébréchée.

Il ne regardait pas la rue. Il écoutait le silence.

En Corse, le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une armure. Jean-Baptiste avait soixante ans, mais ses mains, posées à plat sur la toile cirée, en paraissaient cent. Des mains de schiste, creusées de sillons profonds, habituées à tenir autant le manche d'un fusil que le stylo à plume qui signait les actes de propriété des montagnes alentour.

Derrière lui, le ventilateur de plafond brassait péniblement une chaleur déjà lourde. Le ronronnement de l'appareil était entrecoupé par le cri strident d'un télécopieur installé sur un buffet de chêne massif. Le papier thermique sortait en s'enroulant sur lui-même, comme une langue de serpent. Orsini ne bougea pas. Il attendait que le message soit complet. Il savait que chaque centimètre de ce papier grisâtre coûtait plus cher qu'une vie d'homme.

« C'est le Colombien ? » demanda une voix basse sur sa droite.

C'était Toussaint, son neveu. Trente ans, les épaules larges et le regard trop vif. Trop impatient. Toussaint portait un costume de lin clair qui jurait avec la pénombre. Il

appartenait à cette génération qui croyait que l'argent pouvait remplacer le respect.

Orsini ne répondit pas immédiatement. Il prit une gorgée de café, laissa l'amertume lui décaper le palais.

« Ortega n'écrit pas pour dire bonjour, Toussaint. Il écrit parce que ses calculs ne tombent plus juste. Et quand un mathématicien perd le compte, il cherche quelqu'un à effacer de l'équation. »

Jean-Baptiste se leva. Ses articulations craquèrent, un bruit sec de bois mort. Il saisit le papier. L'encre était encore chaude. Le message était court. Un code. Des coordonnées géographiques suivies d'un seul mot en espagnol : \*VACIO\*.

Vide.

Les deux tonnes de cocaïne qui devaient transborder au large des îles Sanguinaires s'étaient évaporées. Orsini sentit une pointe de froid lui piquer la nuque. Ce n'était pas de la peur. C'était l'instinct du vieux prédateur qui sent l'odeur du sang avant même que la blessure ne soit ouverte.

« Qu'est-ce qu'il dit ? » insista Toussaint, s'approchant trop près.

Orsini froissa le papier dans sa main.

« Il dit que la parole d'un Corse ne vaut plus le prix du kérosène de ses avions, Toussaint. Il dit que la mer a mangé notre honneur. »

« C'est impossible. Les gars étaient sur zone. La \*Girelle\* était au rendez-vous. »

« La \*Girelle\* est un trou dans l'eau qui ne rendra rien. Si les Colombiens disent que c'est vide, c'est que quelqu'un a ouvert la boîte avant nous. »

Il se tourna vers son neveu. Son regard était deux billes d'onyx, froides, impénétrables.

« Qui était sur le port hier soir, au chargement des filets ? »

Toussaint parut hésiter. Une seconde de trop. Dans ce métier, une seconde d'hésitation est un aveu.

« Les habitués. Mattei, le petit Luciani... et le Grec. »

« Le Grec. Celui qui a des dettes de jeu à Nice. »

« Il est fiable, mon oncle. »

La main d'Orsini partit avant la fin de la phrase. Un revers sec, le bruit d'une branche de chêne qui rompt. Toussaint ne vit pas le coup ; il vit seulement le buffet de chêne monter à sa rencontre. Il s'écrasa contre le meuble, brisant une bouteille de pastis qui inonda le sol d'une odeur d'anis écœurante.

Toussaint resta au sol, la lèvre fendue. Le sang coulait, rouge vif, sur son col blanc.

« Fiable ? » murmura Orsini, se penchant sur lui. « La fiabilité, c'est pour les montres suisses. Ici, on parle de sang. Si le Grec a parlé, c'est ton sang qui coule avec le sien. Tu as garanti ces hommes. Ta parole, c'est mon nom. Et mon nom, c'est tout ce qui nous sépare des bêtes sauvages de Bogota. »

Il attrapa Toussaint par les cheveux et l'obligea à regarder le sol, là où le sang se mélangeait au pastis et à la poussière.

« Nettoie ça. Pas avec une éponge. Avec ta dignité, si tu en trouves encore. Et

amène-moi Mattei. Dans la remise de la vigne. Maintenant. »

Orsini retourna s'asseoir. Le monde changeait. Il le sentait dans l'humidité de l'air, dans cette mondialisation qui arrivait par cargos entiers. Ortega ne comprenait rien à la terre. Et les Russes, dont on commençait à entendre les noms barbares, n'avaient aucune terre à eux, seulement des appétits de loups.

Il entendit Toussaint sortir, le pas chancelant. Les cloches de l'église Saint-Jean-Baptiste sonnèrent. Neuf heures. Le téléphone à cadran posé sur le bar se mit à sonner. Un son métallique, insistant. Orsini laissa sonner cinq fois avant de décrocher. Il attendit que l'autre parle.

À l'autre bout du fil, le silence était différent. Il n'était pas corse. Il était froid. On aurait dit le bruit d'un glacier qui craque.

« \*Jean-Baptiste,\* » dit une voix au fort accent slave, dépourvue d'émotion. « \*L'océan est profond, mais il n'est pas infini. Les cadavres finissent toujours par remonter. Surtout ceux qui ont été volés.\* »

« Volkov, » répondit Orsini, sa voix n'étant qu'un souffle de calcaire érodé. « Vous avez l'habitude des steppes. Ici, le terrain est accidenté. On se perd vite dans le maquis. »

« \*Je ne me perds jamais, Orsini. Ortega crie très fort. Il dit que vous avez volé la neige. Moi, je pense que vous avez perdu le contrôle de vos chiens.\* »

Orsini serra le combiné. Le plastique grinça.

« Mes chiens mordent encore ceux qui s'approchent de la clôture. »

« \*Nous verrons. J'ai envoyé un cadeau à votre neveu. Pour l'aider à retrouver la

mémoire.\* »

La ligne coupa. Orsini reposa le combiné. Ses mains ne tremblaient pas de vieillesse, mais de rage. Une rage noire qui bouillait sous sa peau de vieux cuir. Il se leva et se dirigea vers le buffet. Dans un tiroir qui sentait le camphre, il sortit un Smith & Wesson .357 Magnum. Une arme lourde, honnête. Il vérifia le barillet. Six chambres. Six jugements.

Il glissa l'arme dans la ceinture de son pantalon et sortit du café. La lumière de Bastia l'aveugla un instant. Il monta dans sa Mercedes 500 E noire, le modèle "Wolf" de 1992, dont le moteur V8 de cinq litres ronronna avec une autorité sourde. Il démarra et prit la route qui montait vers les hauteurs.

Alors qu'il approchait du premier lacet, une explosion sourde retentit en contrebas, vers le port. Une colonne de fumée noire s'éleva lentement là où était amarrée la \*Girelle\*. Orsini ne tourna pas la tête. Le cadeau de Volkov était arrivé.

Vingt minutes plus tard, la Mercedes s'arrêta devant le \*stazzu\*, une vieille bergerie en pierre sèche. Antoine l'attendait, un fusil Benelli au creux du bras.

« On en a un, » dit Antoine en désignant la cave. « Un petit du port. Toussaint s'en occupe. »

Orsini descendit les marches de pierre. La cave était une étuve. Une seule ampoule nue oscillait au plafond, projetant des ombres monstrueuses sur la roche mère. Un jeune homme était ligoté à une chaise de fer. Son visage n'était plus qu'une masse violacée. Toussaint se tenait derrière lui, une pince de mécanicien à la main.

— Il ne veut pas dire qui lui a donné le détonateur, grogna Toussaint.

Orsini s'approcha lentement. Il posa ses mains sur les épaules du gamin. Sa voix était

un murmure, presque paternel.

— Écoute-moi bien, petit. On est en 1992. Le monde change. Les types comme Volkov arrivent avec des malles pleines de dollars. Mais ici, le paradis, c'est deux mètres sous la terre de tes ancêtres. Tu as trahi ton sang pour un homme qui ne connaît même pas ton nom.

Le gamin tenta de parler, mais seul un gargouillis de sang s'échappa de ses lèvres.

— Qui ? répéta Orsini.

Le garçon secoua la tête. Orsini fit un signe imperceptible à Toussaint. Le colosse saisit la main droite du garçon et, avec la précision d'un horloger, commença à broyer la première phalange de l'index. Le cri qui monta des entrailles du jeune homme fut étouffé par l'épaisseur des murs. C'était le bruit d'un os qui cède sous la pression de l'acier.

— Le Russe... parvint à articuler le gamin. L'homme à la cicatrice... Il m'a donné dix mille francs... Il a dit que c'était pour faire peur...

— Où est-il ?

— À l'hôtel... aux Roches Rouges... Il attend la livraison...

Orsini se redressa. L'homme à la cicatrice. Un lieutenant de Volkov. Il fit un signe à Toussaint pour qu'il relâche la pression, puis se tourna vers Antoine.

— Finis-en. Et fais-le proprement. Le maquis n'aime pas les restes mal enterrés.

Il remonta à l'étage et s'assit devant le vieux téléphone à cadran. Il composa un numéro de mémoire.

— C'est moi, dit Orsini. La \*Girelle\* est au fond. Le Russe croit que les deux tonnes étaient à bord. Ortega s'impatiente. Il va attendre que ses algorithmes lui donnent une réponse. Pendant ce temps, on déplace la marchandise par les sentiers. Les camions de bois partent à l'aube.

— Et Volkov ? demanda la voix au bout du fil.

— Volkov a oublié une règle. On ne bombarde pas le jardin d'un homme si on n'est pas prêt à être enterré dedans.

Il raccrocha. Le Beretta 92FS qu'il avait récupéré dans la boîte à gants pesait désormais contre ses côtes. Il monta dans sa Jeep avec Antoine. Ils descendirent vers l'hôtel des Roches Rouges, une carcasse de béton abandonnée sur la falaise.

L'air y était saturé d'humidité. Orsini s'engagea sur le sentier. En contrebas, deux silhouettes russes fumaient près d'une camionnette. Il marcha droit vers eux.

« C'est moi, » tonna Orsini. Sa voix était un éboulement de poussière d'ardoise. « Si vous sortez ces jouets, assurez-vous de savoir vous en servir. »

Il entra dans le hall dévasté. Yuri Volkov était assis sur une caisse de munitions.

« Orsini, » dit Volkov. « Tu es en retard. Le temps, c'est de la logistique. »

« Ici, le temps appartient à Dieu, » répondit Jean-Baptiste. « Où sont les deux tonnes, Volkov ? »

Le Russe désigna un télex portable. « Le transbordement a été intercepté. Tes hommes devaient sécuriser le périmètre. Ils n'étaient pas là. »

Orsini sentit une pointe de glace. Si ses hommes n'étaient pas là, c'était la fin d'un monde. La trahison n'était plus une hypothèse, c'était une gangrène.

« Mes hommes font ce que je leur dis, » dit Orsini.

Volkov se leva. « Ortega pense que tu es vieux. Il pense que l'honneur est une maladie mentale. Il veut des résultats. Tu n'es qu'un concierge qui possède les clés d'une porte qu'on peut enfoncer. »

La violence fut instantanée. Orsini renversa la table contre Volkov. Dans la pénombre, il ne visa pas le cœur. Il tira une balle de 9mm dans le pied du Russe. La détonation fit vibrer les parois de calcaire. Volkov s'effondra. Dehors, les deux gardes russes se précipitèrent. Orsini les cueillit avec une précision chirurgicale. Deux tirs, deux morts.

Il s'approcha de Volkov et posa le canon brûlant sur sa tempe.

« On va recommencer. Parle-moi des deux tonnes. »

Volkov afficha un sourire sanglant. « Tu ne comprends pas, vieil homme... Ortega a déjà vendu tes routes aux Turcs. Le transbordement n'a pas disparu. Il a juste changé de mains. »

Orsini ramassa le ruban du télex. Il y vit des coordonnées : \*La Cala di Lume\*.

Il frappa le visage de Volkov avec la crosse de son Beretta, un coup sec qui brisa l'os, puis il sortit. Il devait atteindre la crique avant l'aube. Il monta dans la Jeep, saisit un AK-74 saisi dans la camionnette des Russes, et fonça vers le sud.

Il s'arrêta au sommet de la falaise dominant la Cala di Lume. En bas, des projecteurs balayaient l'eau. Ortega était là, en costume de lin beige, un téléphone satellite à la

main. Orsini époula son fusil. Le premier tir fut pour le projecteur.

L'obscurité retomba. Les cris commencèrent. Orsini descendit la pente, pas à pas. Chaque balle était une dette. Il arriva au niveau d'Ortega, qui s'était jeté derrière des caisses vides.

« Jean-Baptiste ! » hurla le Colombien. « C'est une erreur ! Volkov nous a doublés ! »

« Tu as apporté tes chiffres dans un endroit où l'on compte avec les doigts, Rafael. Un doigt pour la gâchette. Un autre pour fermer les yeux des morts. »

Soudain, une fusée éclairante déchira le ciel. Elle venait de la crête opposée. Des silhouettes massives en parkas sombres apparurent. Les Russes. Le piège était total. Orsini comprit alors le silence de ses propres hommes là-haut. Ils ne s'étaient pas tus par loyauté. Ils s'étaient tus parce qu'ils avaient été achetés. La douleur de cette certitude fut plus cuisante que n'importe quelle balle. Sa propre lignée, son propre sang avait préféré le rouble au granit.

« Allez-y ! » hurla Orsini vers la crête. « Tuez le dernier homme d'honneur ! »

Ortega rampait vers lui, suppliant. Orsini le regarda avec un dégoût métaphysique.

« On ne peut rien, Rafael. Tu t'es trompé sur le chiffre de ton équation. »

Il pointa l'AK-74 sur le front du Colombien et pressa la détente. La logique d'Ortega s'effaça contre un bloc de calcaire. Orsini se tourna ensuite vers la falaise. Il sortit son Opinel et grava une croix rapide dans l'écorce d'un chêne-liège. Sa signature. Son épitaphe.

Les lasers rouges des Russes dansèrent sur sa poitrine. Volkov fit un signe de la main.

Le feu se déchaîna. Une tempête de plomb laboura le corps d'Orsini, qui resta arc-bouté contre l'arbre, refusant de choir. Il mourut debout, les yeux fixés sur la mer, tandis que la pluie commençait à laver le sang sur le sol de son île.

Le silence reprit ses droits. Un silence de mort. Un silence de Corse.

# Chapitre 3

## Le Gouffre Noir

L'obscurité sur la mer Tyrrhénienne n'était pas une absence de lumière. C'était une matière solide. Une mélasse d'encre et de sel qui collait aux visages. Elle s'infiltrait dans les poumons, étouffait les moteurs. À bord du \*Caronte\*, cargo rouillé puant le soufre et la décomposition, le temps s'était arrêté. Nous étions en octobre 1992. La modernité n'était qu'un mirage de néons. Ici, tout n'était que poids, poulies et sueur acide.

Toussaint Luciani cracha un filet de salive amère dans l'écume. Il sentait le métal froid de son Beretta contre ses côtes. Un rappel de la fragilité organique. Pour Jean-Baptiste Orsini, il était l'œil et le bras. Ce soir, l'œil ne voyait rien à dix mètres. Le bras tremblait d'une impatience contenue.

— Ils sont en retard, grogna-t-il.

À côté de lui, un marin colombien fixait le radar analogique. Le balayage vert n'affichait qu'un vide sidéral. Une technologie de fortune pour un marché de titans. Un craquement déchira le silence. La radio VHF, vieille carcasse de plastique gris, cracha un signal saturé. Une voix corse, hachée par la friture :

— \*L'Ours est dans la tanière. On arrive par le sud. Éteignez tout.\*

Le capitaine du \*Caronte\* fit un signe de tête. On coupa les feux. Le cargo devint une ombre parmi les ombres. Un cercueil de fer sur un gouffre. Deux Zodiacs surchargés émergèrent de la brume. Des visages burinés, des vestes en cuir craquelé. Le silence des hommes du maquis.

Le transbordement commença. La grue, relique grinçante, descendit le premier filet. À l'intérieur, des sacs de jute plastifiés. Deux tonnes. Le trésor de Medellín destiné à irriguer les veines de l'Europe. L'odeur était insoutenable : un mélange de kérosène, de solvant et de terre mouillée. L'odeur de la mort blanche.

— Doucement, murmura Toussaint.

Un bruit sec, comme un coup de fouet frappant un bloc de basalte, résonna. Le câble d'acier venait de rompre. La section était nette. Une cisaille thermique. Le filet plongea. Les deux tonnes de cocaïne percutèrent la surface dans un fracas de tonnerre. Une gerbe d'écume noire aspergea les canots.

Puis, le silence. Un silence lourd comme une dalle de granit.

Toussaint regardait l'eau. Rien. La mer avait avalé les sacs avec une voracité surnaturelle. À cinquante mètres, une silhouette basse, effilée, noire comme la peau d'un requin, se matérialisa. Un sous-marin de poche. Une technologie de rupture.

— Des Russes, souffla Toussaint.

L'ombre n'émit aucune sommation. Une rafale de mitrailleuse lourde déchira le flanc du cargo. Le métal hurla. Un marin fut projeté en arrière, le torse transformé en une bouillie de tissus rouges. On entendait le sifflement d'une balle qui arrachait un morceau de béton sur le quai d'un souvenir lointain, puis le bruit de la soie qui se déchire sur un corps humain. La violence était brute, sans artifice.

— Repli ! hurla Toussaint.

Une seconde rafale faucha le pilote du premier Zodiac. Sa tête explosa comme une grenade de sang. Le canot commença à tourner en rond. Un manège macabre.

Toussaint se jeta au sol. Les éclats de rouille volaient comme des shrapnels. À côté de lui, le capitaine colombien chargeait son arme, les mains tremblantes.

— Ortega va tous vous tuer ! Vous nous avez vendus !

Toussaint plaqua le canon de son pistolet sous le menton de l'homme. Ses yeux étaient deux fentes de glace.

— Écoute-moi, déchet. Si on avait voulu vous voler, on n'aurait pas envoyé mes cousins se faire massacrer. Quelqu'un a changé les règles.

Il pressa la détente. Le cerveau du Colombien repeignit le bastingage. L'odeur de la cervelle brûlée par le canon se mêla au sel. Toussaint rampa vers la passerelle. Au loin, le sous-marin s'immergeait. Les sacs de drogue, équipés de balises acoustiques, avaient disparu. Évaporés. Deux tonnes de pureté transformées en un vide abyssal.

Il saisit le télex. Ses doigts laissaient des traces de sang sur les touches en bakélite.

\*MESSAGE TÉLEX – DESTINATAIRE : JBO – CODE NOIR – CARGAISON  
PERDUE – INTERVENTION TIERS – LE CIEL NOUS TOMBE SUR LA TÊTE.\*

Toussaint sortit sur l'aileron. Les Zodiacs dérivèrent. Il n'y avait plus de cris. Juste le clapotis de l'eau et l'odeur du sang chaud qui refroidissait. Il alluma une Gitane. La fumée lui brûla la gorge.

— Bienvenue dans le nouveau monde, Jean-Baptiste, murmura-t-il. Ta parole ne vaut plus le prix du papier.

Une explosion sourde monta des cales. Les Russes effaçaient les preuves. Le \*Caronte\* s'inclina. Toussaint rejoignit le dernier canot. Sous la surface, Yuri Volkov observait la scène au périscope. Il ne souriait pas.

— Plongez, ordonna Volkov d'une voix dépourvue d'émotion. Cap sur Piombino. On décharge à l'aube. Monsieur Orsini est un coût d'exploitation désormais obsolète.

Toussaint toucha terre aux premières lueurs. La plage de Nonza était déserte. Il monta vers la route, là où une Peugeot 504 l'attendait. Il s'arrêta devant une cabine téléphonique. Le métal cliqueta comme un couperet.

— C'est moi, dit-il à Orsini.

— Parle, répondit la voix basse, fatiguée.

— Le cargo a coulé. Les sacs sont partis. Des Russes. Ils ont de l'acier lourd. Ortega va croire qu'on l'a doublé.

— Alors qu'il vienne, dit Orsini. On l'attendra dans les pierres. Mais Toussaint... trouve ces loups. Je veux leurs têtes sur ma clôture.

Toussaint raccrocha. Ses mains étaient noires de cambouis et de sang séché. Il s'enfonça dans le maquis. La Peugeot 504 serpentait comme un scalpel dans une plaie infectée. L'habitacle empestait le tabac froid. Au col de Teghime, il arrêta le moteur. Le silence fut plus violent qu'une déflagration. Il ouvrit le coffre. Matteu, le gamin du village, était ligoté avec du fil de fer.

— La montre, Matteu. Elle brille trop.

Toussaint planta la lame de son couteau dans la cuisse du garçon. Lentement. Pour sentir la résistance de la chair. Matteu hurla dans son bâillon.

— Les Russes. Où ?

— Un grand blond... Il parlait de flux... Il a dit qu'Orsini était un fantôme et que vous étiez un retard de livraison.

Toussaint se redressa. Le futur. Un mot de cadavre. Il sortit son Beretta. Le coup partit. Sec. Définitif. Il ramassa la montre en or. Elle était maculée. L'or ne se salit jamais vraiment.

À Medellín, Rafael Ortega contemplait un graphique. La climatisation ronronnait. Un bruit blanc. Deux tonnes évaporées.

— Jean-Baptiste Orsini nous ment, dit-il. Sa logique est celle du siècle dernier. Il croit que l'honneur est une monnaie. C'est un coût variable inutile. Envoie une équipe à Nice. Pas des tueurs. Des comptables. Je veux qu'ils fassent l'inventaire de ses vies. S'il n'a plus la neige, il paiera avec sa lignée.

À Livourne, dans un entrepôt qui sentait la marée basse et le soufre, Orsini interrogeait un captif russe. L'homme avait le visage en bouillie. Toussaint lui brisa deux doigts. Un son sec, comme du petit bois.

— Ton bateau est au fond, vieux débris, cracha le Russe.

Orsini planta son couteau dans le muscle du captif. Il tourna le manche.

— La mer ne prend rien qu'on ne lui donne. Où est le transbordeur ?

— Piombino... Les hauts fourneaux. Ils fondent la came avec le minerai de fer. Personne ne fouille les lingots de fonte.

Orsini se redressa. Une logistique de masse. Industrielle. Il fit un signe à Toussaint. Le lacet de cuir fit son œuvre. Quelques secondes de spasmes, puis le silence reprit ses droits. Orsini sortit sur le quai. L'aube était un gris métallique.

— On va à Piombino, dit-il. S'ils veulent du fer et du sang, on va les saturer.

La Mercedes 500 SEL glissait vers la zone industrielle. Un paysage de ruines et de fumée noire. À l'entrepôt 14, deux gardes furent cueillis par le MAC 50 de Toussaint. Orsini entra, marchant sur les douilles. Au sommet d'une passerelle, Yuri Volkov apparut. Costume gris, lunettes fines. Un gestionnaire de chaos.

— Monsieur Orsini. Vous êtes une friction logistique, commença Volkov d'une voix administrative. Le marché s'auto-régule par le vide. Vous n'êtes qu'un péage trop cher.

— Ton visage sera ma seule influence, Yuri.

Les projecteurs inondèrent la pièce. Toussaint ouvrit le feu. Les balles ricochaient sur l'acier. Orsini, cible immobile, visa les réservoirs de gazole.

— Tu parles de structure ? Moi je parle de cendres.

Trois coups. L'explosion secoua Piombino. Une boule de feu monta vers le plafond. Les hommes de Volkov tombèrent comme des débris de chantier. Dans le brasier, Orsini trouva une valise en aluminium. À l'intérieur, un dernier fax d'Ortega.

« Le temps des messieurs est fini. Seul l'acier reste. »

Orsini comprit. Ortega n'avait pas été doublé. Il avait orchestré la restructuration. Le vieux monde devait brûler pour laisser place aux lingots de fonte. Il sortit de l'entrepôt alors que le toit s'effondrait dans un fracas de basalte. La pluie acide lavait le sang.

Toussaint attendait près de la Mercedes.

— On fait quoi, patron ?

Orsini regarda l'horizon de granit. La mer Tyrrhénienne était une plaque de métal

froid.

— On va à Marseille. On va appeler les vieux. Ceux qui ont encore des tombes à entretenir. Ortega pense avoir supprimé la variable humaine. Il va découvrir que la haine est une constante mathématique.

La voiture s'enfonça dans la brume. Le "Gouffre Noir" n'était plus un nom de code. C'était l'avenir. Une nuit sans fin où les pierres de Corse allaient bientôt apprendre à mordre l'acier russe.

— Roule, Toussaint. La route est longue jusqu'à la fin du monde.

# Chapitre 4

## Papier Carbone et Téléx

La moiteur de Medellín n'était pas une météo, c'était une condamnation. En ce mois d'octobre 1992, l'air pesait sur les épaules comme un linceul de plomb trempé dans le kérosène. Dans son bureau de la Hacienda La Simetría, Rafael Ortega observait une mouche se débattre dans un reste de café froid. L'insecte s'épuisait, les ailes collées par le sucre, une agonie minuscule dans un silence de cathédrale.

Ortega ne transpirait pas. Sa chemise en lin blanc restait immaculée, un défi géométrique jeté à la face du chaos tropical. Il vénérât l'arithmétique. Pour lui, le monde n'était qu'une suite d'équations, et la cocaïne, une variable qu'il fallait déplacer d'un point A vers un point B avec la précision d'un horloger.

Le fax déchira le silence.

L'appareil Panasonic, massif et jauni, se mit à gémir. Un cri de ferraille, un crissement de dents mécaniques qui griffait l'humidité ambiante. Le papier thermique commença à sortir, s'enroulant sur lui-même comme une peau de serpent morte. Le texte apparaissait par saccades, charriant une mauvaise nouvelle sans nom. Ortega attendit que la machine finisse son spasme avant de déchirer la feuille. Le bruit du papier arraché résonna comme une gifle.

Il lut le message venu de Corse. La prose de Jean-Baptiste Orsini était lourde, archaïque, dénuée de toute subtilité mathématique :

\*« La mer a gardé le dépôt. Le silence est revenu sur les côtes. Ma parole est la seule chose qui reste à flot. J-B. »\*

— La poésie est l’outil préféré des menteurs, murmura Ortega.

Il appela Lucho d'une voix blanche. Le sicario entra, apportant avec lui l'odeur de la poudre et de la sueur rance. Ortega lui tendit le papier.

— Dis-moi ce que tu vois.

— Il dit que c’est perdu, Patron. La drogue est dans l’eau.

— Non, Lucho. L’honneur n’achète pas de kérosène, et l’honneur ne paie pas les protecteurs à Bogota. Orsini pense que je vais accepter une métaphore marine en échange de quarante millions de dollars. L'entropie s'installe.

Soudain, la main droite d’Ortega saisit un coupe-papier en argent. Dans un geste d’une sécheresse chirurgicale, il planta la lame dans le dos de la main de Lucho, clouant la chair sur le bureau en acajou.

Le sicario ne cria pas. Il lâcha un gémissement étouffé, les yeux écarquillés.

Il retira la lame. Le bruit de l'acier quittant la chair fut une légère succion qui fit frissonner Lucho. Ortega ne s'excusa pas. Il essuya le sang sur un mouchoir en soie.

— Pour te rappeler que la perte est réelle, Lucho. Orsini vient de me poignarder avec son silence.

Il se tourna vers son secrétaire qui apportait un télex de Miami. Les Russes bougeaient à Chypre et Barcelone. Yuri Volkov était dans la boucle. Ortega esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

Volkov n'avait pas d'ombre.

Il n'avait que des cibles.

— Réponds à Orsini, ordonna Ortega. Écris ceci : « La mer rend toujours ce qu’elle prend. Mon honneur à moi n’est pas une parole, c’est une dette. Préparez le café. Je n’aime pas le boire froid. »

\*\*\*

À Lisbonne, sur le quai d'Alcântara, l'air sentait le gazole et le poisson pourri. Yuri Volkov était assis à l'arrière d'une Mercedes noire. Il ne regardait pas la mer, il regardait ses mains.

Le contact portugais, un gamin qui tremblait, tentait de justifier la perte du chargement. Volkov ne l'écoutait pas. Il vissa un silencieux sur son Makarov avec une lenteur rituelle.

— On ne paie pas en âmes, Monsieur, dit Volkov au gamin terrifié. On paie en accès ou en absence.

\*Pouf.\*

Le corps fut poussé sur le bitume huileux sans émotion. Volkov referma la portière. Il avait une destination : Bastia.

\*\*\*

Le silence dans l'arrière-salle du bar de la Marine n'était pas un vide, c'était une présence. Jean-Baptiste Orsini fixa le fax qu'il venait de recevoir en retour. Le papier thermique luisait sous la lampe basse.

— Medellín a des avions, Ortega, grogna le vieux Corse dans la pénombre. Nous, on a le temps. Et la terre a faim.

Toussaint, son second, vérifiait son arme dans un coin. L'odeur du tabac brun et du marc de café imprégnait les murs de granit. Le message d'Ortega était une déclaration de guerre totale.

Orsini prit un carnet et glissa une feuille de papier carbone entre deux pages. C'était

sa trace, son double, la mémoire indélébile de sa trahison. Il écrivit les ordres pour le maquis. Sa plume grattait le papier, marquant chaque nom d'une pression qui traversait les couches.

Soudain, la porte du bar grimaça. Un bruit de métal forcé.

Volkov entra. Il portait un imperméable sombre, boutonné jusqu'au cou. Il n'apportait aucune chaleur, seulement le froid clinique des plaines de l'Est.

D'un geste d'une rapidité inhumaine, le Russe saisit le poignet de Toussaint. Le craquement du radius résonna comme un coup de fusil.

— Rendez-moi la marchandise, dit Volkov, et je vous laisse votre petit bar de province. Gardez-la, et je transformerai cette île en parking.

Orsini ne broncha pas. Ses doigts se serrèrent sur le rebord de son bureau.

— Bienvenue chez les sauvages, Volkov.

Le Russe sortit, laissant derrière lui une promesse de sang. Orsini resta seul dans l'obscurité. Il regarda la petite diode rouge du fax, comme l'œil d'un démon tapi dans le coin. Il savait que la mondialisation n'était pas un échange de cultures, mais un échange de cadavres.

Il ramassa le papier carbone noirci. La trace était là, froide et définitive. Un exemplaire pour l'histoire, un pour la tombe.

À Poretta, le moteur d'une Peugeot volée s'élança vers les hauteurs. Volkov conduisait sans ciller. L'horizon de plomb n'était plus une métaphore, c'était une ligne de mire.

Le chapitre de l'honneur se fermait. Celui de l'effacement commençait.

# Chapitre 5

## L'Ombre de Volkov

La salle du fond du restaurant « U Filanciu » ne connaissait pas la lumière du jour. C'était une alcôve de pierre sèche, une verrue de granit creusée à même la montagne, où l'air stagnait, chargé des effluves de suif, de marc de raisin et de tabac froid. Au centre, une table massive en châtaignier supportait le poids de deux hommes que tout séparait, hormis la certitude qu'ils ne mourraient pas de vieillesse dans leur lit.

Jean-Baptiste Orsini coupa une tranche de pain sec. Le couteau crissa sur la croûte avec un bruit de scie à métaux. En face de lui, Yuri Volkov ne touchait pas à son assiette de charcuterie. Le Russe était une lame de rasoir vêtue d'un costume gris anthracite, dont l'étoffe portait l'odeur de la poudre et de l'antiseptique.

Le silence fut rompu par le cri strident du télécopieur installé dans l'arrière-boutique. Un sifflement électronique, un râle de machine qui semblait insulter la pierre séculaire du restaurant. Matteu, le neveu d'Orsini, apporta la feuille de papier thermique encore chaude. L'encre violette bavait sous l'humidité de ses doigts nerveux.

Orsini lut le message : \*« Discrepancia no aceptada. Logica indica fallo en punto de entrega corso. Procederemos a auditoria de campo. Rafael. »\*

— Une « audit de terrain », murmura Orsini.

— Dans le langage d'Ortega, cela signifie que ses sicaires sont déjà en route pour Porto-Vecchio, dit Volkov. Sa voix était monocorde, celle d'un homme habitué à donner des ordres à des condamnés. Pour le Colombien, vous n'êtes plus un associé

de dix ans. Vous êtes un goulot d'étranglement. Une erreur de retenue dans une division.

Volkov se pencha en avant. L'odeur de son haleine — un mélange de menthe forte et de métal — envahit l'espace vital d'Orsini.

— Vous croyez encore aux serments prêtés sur la tête des mères, Jean-Baptiste. Mais le mur de Berlin est tombé, et vos certitudes de villageois avec lui. En 1992, le monde est un flux. Vos deux tonnes de neige n'ont pas disparu ; elles ont été détournées vers l'Est par Ortega lui-même. Il vous ment. Ses mathématiques sont une diversion pour cacher votre soustraction.

Matteu, qui tenait encore le fax, tremblait. Sa sueur imbibait le document. Volkov posa ses yeux de porcelaine sur le gamin. Sans un mot, d'un mouvement dont la rapidité défiait l'œil, le Russe saisit une fourchette de fer et la planta dans la main de Matteu, la clouant au plateau de châtaignier.

Le cri du jeune homme fut étouffé par la main de Volkov qui lui broyait la mâchoire. Le sang gicla, maculant le fax d'Ortega. Orsini se leva, la main sur son Colt Python, mais le regard glacé de Volkov le stoppa net.

— Reste assis, Jean-Baptiste. La nervosité fait transpirer, et la sueur brouille la vue. Ton neveu a laissé ses empreintes humides sur un document crucial. C'est une faute professionnelle. Dans mon monde, on ne survit pas aux fautes.

Volkov retira la fourchette avec une lenteur calculée. Matteu s'effondra au sol, tenant sa main sanglante. Orsini sentit une brûlure dans sa poitrine, un tiraillement entre l'affront fait à son sang et la froide nécessité de l'étranger. Il ne dégaina pas. Il vit dans le regard du Russe la fin d'une époque. Le granit s'effritait.

— On bouge, ordonna Volkov. L'audit commence au port.

La Mercedes 500 SEL avalait les lacets de la route de corniche. Dans l'habitacle, l'air conditionné pulsait un froid chirurgical. Orsini regardait par la vitre teintée les oliviers centenaires défilier comme des spectres. À côté de lui, Volkov consultait un carnet en cuir usé, notant des chiffres avec la précision d'un bureaucrate du KGB.

Ils atteignirent un môle désaffecté du port de commerce. L'odeur de la mer morte et du mazout les accueillit. Dans un bureau en béton brut, un deuxième fax gémissait. La feuille thermique s'enroulait sur elle-même comme une peau morte. C'était une liste de coordonnées GPS : toutes les caches d'Orsini dans le maquis.

— Comment peut-il savoir ? gronda Orsini.

— Les chiffres ne mentent jamais, dit Volkov. Les hommes, si.

La porte au fond du bureau s'ouvrit. Toussaint, le lieutenant le plus fidèle d'Orsini, son propre filleul, entra le visage décomposé. Il tenait son arme à la main, mais ses yeux fuyants trahissaient la vérité avant même que ses lèvres ne bougent.

— Parrain... les entrepôts de Valicello... ils ont tout pris.

Volkov s'approcha de la machine.

— Regarde la liste, Jean-Baptiste. Le nom de Toussaint figure en haut de la colonne des actifs d'Ortega.

Le Russe ne laissa pas le temps à la trahison de s'expliquer. D'un mouvement fluide, il désarma Toussaint et lui brisa le poignet d'une torsion sèche. Il enfonça ensuite ses doigts dans la gorge de l'insulaire, brisant le cartilage. Toussaint s'effondra, cherchant un air qui ne venait plus.

Volkov ramassa le Beretta de Toussaint et le tendit à Orsini par la crosse.

— Ortega a raison sur une chose : les antiquités doivent disparaître. Mais il a tort de croire qu'il contrôle la main qui tient le scalpel. Finis-en. C'est ton nom qui est écrit sur ce papier, pas le mien.

Orsini prit l'arme. Elle était chaude de la sueur de son lieutenant. Il se souvint du goût du vin de myrte le jour du baptême de Toussaint. Puis il regarda le fax, ce ruban de papier thermique qui venait de dicter l'arrêt de mort de son clan. En 1992, on n'assassinait plus seulement avec du plomb, on effaçait avec des signaux électriques.

Il arma le chien. Le clic métallique résonna contre les murs de béton.

— La Corse est une terre ingrate, Toussaint. Elle ne rend que ce qu'on y enterre.

Le coup de feu fut sec, sans écho. La tête de Toussaint claqua contre le sol. Un halo sombre s'étendit sur le ciment gris, une flaque de pétrole humain atteignant les chaussures en cuir d'Orsini.

— Bien, dit Volkov en ajustant ses revers. Maintenant, parlons de logistique. Ortega utilise des radars et des satellites. Moi, j'ai trois sous-marins de classe Kilo qui rouillent à Sébastopol. Ils peuvent livrer tes criques sous la surface. Pas de contact, pas de traces, pas de fax. Je prends tes ports et tes hangars. Je fais de la Corse le quai d'embarquement de la Russie vers l'Europe. Tu gardes ton honneur et tes montagnes. Je prends le béton.

Orsini regarda les cendres du fax qu'il venait d'enflammer avec son briquet en or. Le monde de son père venait de s'évaporer. Le futur sentait le gasoil et la chimie lourde.

— Ortega a dit que le futur était une équation, dit Orsini d'une voix d'outre-tombe.

— Et alors ? demanda Volkov.

— Alors, on va changer les variables.

Ils sortirent sur le quai. L'horizon était de plomb, une promesse de noirceur. Au loin, le phare de la jetée balayait l'épave d'un cargo rouillé. Orsini monta dans la Mercedes. Il ne savait pas encore qu'il était déjà un fantôme, un vestige d'un temps où la parole valait plus que le profit.

Le Russe avait raison : le sang ne se lave pas avec du vin. Il se lave avec encore plus de sang. Et la Méditerranée, sous l'orage qui montait, s'appêtait à devenir aussi noire que l'encre des machines d'Ortega. Orsini ferma les yeux. La mondialisation était en marche, et elle avançait au rythme des turbines russes et des cadavres corses que le granit ne parvenait plus à protéger.

# Chapitre 6

## La Logique et le Sang

La pluie ne tombait pas, elle s'écrasait. Sur le toit en tôle ondulée du hangar, le fracas de l'eau tropicale étouffait jusqu'aux battements de cœur. Dans cette étuve de la jungle d'Antioquia, l'air n'était plus de l'oxygène, c'était une soupe tiède infusée au kérosène et à la décomposition.

Rafael Ortega fixa le grand livre de comptes ouvert sur la table en bois brut. Le papier carbone laissait des traces noires sur ses doigts fins. À côté de lui, une lampe à pétrole grésillait, jetant des ombres vacillantes sur les murs de parpaings nus. Ortega aimait la rigueur des chiffres. Les chiffres ne mentaient pas, ils n'avaient pas de famille, pas de dettes de jeu, pas de faiblesses charnelles.

— L'arithmétique, Mateo, c'est la seule théologie qui tienne dans ce pays de sauvages, murmura Ortega sans lever les yeux.

En face de lui, Mateo, son cousin germain, transpirait. Ce n'était pas seulement la chaleur. C'était cette sueur grasse qui perle quand on devine l'acier sur sa nuque. Mateo avait grandi avec Rafael dans les rues de Medellín, ils avaient partagé le même pain rassis. Mais Rafael était parti étudier à la London School of Economics, tandis que Mateo était resté ici, à peser la poudre dans la poussière.

— Rafael, les balances... avec l'humidité, tu sais bien... ça pèse plus lourd. La condensation, c'est de la physique de base, bégaya Mateo. Sa voix était une corde de violon prête à rompre.

Ortega leva enfin les yeux. Il ne regardait pas son cousin, il disséquait une anomalie.

— L'humidité a bon dos. Deux tonnes, Mateo. Deux mille kilos. Tu me parles de condensation pour le poids d'un rhinocéros ? Un impératif structurel m'oblige à la méfiance. Nous partageons le même sang, mais l'équation est faussée. La substance s'est envolée vers le maquis corse sans passer par ma comptabilité.

Ortega se leva lentement. Le cuir de ses chaussures italiennes craqua, un son sec dans le tumulte de l'orage. Il fit le tour de la table. Dans le hangar, à quelques mètres de là, deux ombres restaient immobiles, des silhouettes de pierre armées d'Uzis dont l'huile de graissage empestait l'air.

— Je n'ai rien fait, Rafael ! Je te le jure sur la tombe de ma mère !

— Ne mêle pas ma tante à cette fange, trancha Ortega. Toi, tu n'es qu'un coefficient d'erreur. Orsini attend. Et s'il y a un vide dans la cargaison, c'est moi qu'il regardera à travers le viseur de son fusil de précision.

Ortega s'arrêta juste derrière Mateo. Il posa une main sur l'épaule de son cousin. La chemise était trempée, collant à sa peau comme un linceul prématuré. Ortega sentit le tremblement convulsif du corps de l'autre. Une réaction biologique. Pitoyable.

— Tu sais ce qu'est une constante, Mateo ? C'est un élément qui ne change jamais. Ma constante, c'est le profit. Ta variable, c'était la loyauté. Tu as échoué.

La violence fut subite. Sans emphase. Ortega sortit un Browning Hi-Power de sa ceinture. Le canon effleura à peine la base du crâne de Mateo. Le coup de feu fut une ponctuation brutale dans le vacarme de la pluie. La tête de Mateo rebondit sur la table de pesée, projetant un éventail pourpre sur les registres. Le corps glissa lentement du tabouret pour s'effondrer sur le sol de terre battue.

Ortega rangea son arme. Ses mains ne tremblaient pas. Il ramassa le livre de comptes,

ignorant la tache qui oblitérait les chiffres.

— Nettoyez ça, dit-il aux deux ombres. Brûlez le corps avec le pneu de secours. Je ne veux pas que l'odeur attire les chiens avant mon départ.

Il sortit du hangar. Dehors, la chaleur l'enveloppa comme une couverture sale. Il monta à l'arrière d'une Jeep. Sur le siège passager, une mallette en cuir lourd contenait trois passeports et les télex cryptés provenant de Marseille.

— On va où, patron ? demanda le chauffeur.

— À l'aérodrome. Le Cessna est prêt. L'Europe nous attend.

\*\*\*

L'obscurité dans l'arrière-salle du Caffè d'Umani, à Ajaccio, était une mélasse de fumée et de relents de marc de raisin. Jean-Baptiste Orsini était assis, le dos droit, une position qu'il tenait depuis trois heures. Devant lui, un café noir, froid, huileux. Le silence de l'île était une chape de plomb. Dehors, le vent rabattait l'écume contre les quais de granit, mais ici, le monde semblait s'être arrêté.

Le télex s'ébroua soudain dans un râle de papier froissé.

« CARGAISON NON LOCALISÉE. RUPTURE DE FLUX À LA PESÉE.  
ATTENDONS INSTRUCTIONS. »

Orsini ne cilla pas. Deux tonnes volatilisées. Ce n'était pas seulement de la drogue. C'était une promesse. Et pour Jean-Baptiste Orsini, une promesse rompue était un cancer qui devait être opéré sans anesthésie.

— Toussaint, murmura-t-il.

Toussaint Luciani, un colosse au visage marqué par la petite vérole, s'avança dans le cercle de lumière jaune.

— Monsieur Jean-Baptiste ?

— Les Colombiens disent que la mer a bu le profit.

Toussaint grimaça.

— La mer est gourmande, mais les garçons au large du Cap Corse n'ont rien vu. Le transbordement a eu lieu. Quelqu'un a détourné les sacs.

Orsini se leva. Ses articulations craquèrent.

— Je veux le Russe. Volkov. Un prédateur ne reste pas dans son terrier quand il sent l'odeur du sang. Je sens le froid qu'il dégage jusque dans mes poumons.

\*\*\*

Le port de commerce d'Ajaccio était un cimetière de conteneurs rouillés. Dans l'ombre d'un entrepôt, une Mercedes noire exhalait une fumée grise. À l'intérieur, Yuri Volkov observait le monde avec une absence totale d'empathie. Pour lui, la Corse n'était qu'une étape logistique, une caillasse peuplée d'hommes préhistoriques.

Ses hommes jetèrent un guetteur d'Orsini, Stefanu, sur le goudron humide. Volkov descendit de la voiture. Ses chaussures ne firent aucun bruit. Il s'accroupit près de l'homme.

— Tu as une belle île, Stefanu. Mais elle est petite. On finit vite par se cogner aux murs.

— Je n'ai rien dit... Orsini va vous tuer...

Volkov ne souriait pas. Il sortit un couteau de combat, une lame mate faite pour ne pas refléter la lumière. D'un mouvement fluide, il saisit la main de Stefanu et l'écrasa contre le sol avec son talon. Avant que le cri ne puisse franchir la gorge du Corse, la lame s'enfonça dans la paume, clouant la main au bitume.

— Où est le point de chute secondaire ? demanda Volkov, la voix monocorde. Les deux tonnes ne sont pas chez Orsini. Alors elles sont où ?

Stefanu suffoquait, les yeux révulsés par l'onde de choc.

— La bergerie... au-dessus de Zonza... murmura-t-il.

Volkov retira la lame d'un coup sec. Il essuya le sang sur la manche du blessé.

— Merci. L'arithmétique gagne toujours sur l'honneur. Finissez-en. Pas de bruit.

\*\*\*

Le trajet vers la haute montagne fut lent. La Mercedes et la DS d'Orsini grimpaient vers Zonza, séparées par quelques kilomètres de maquis hostile. À l'approche de la bergerie, le vent tomba brusquement. Les pins laricio se figèrent. Un oiseau qui chantait dans les fourrés de ciste se tut subitement. Le silence devint physique, une pression sur les tympans. C'était un climat de mort.

Jean-Baptiste Orsini atteignit la bâtisse de granit le premier. Il s'assit à la table de pierre, son vieux Smith & Wesson posé devant lui. Quelques minutes plus tard, Rafael Ortega apparut, sortant d'une Range Rover, sa mallette à la main, son costume en lin beige déjà souillé par la poussière de l'île.

— Rafael, dit Orsini d'une voix de caverne. On me dit que tu as tué ton sang. Mateo.

— Mateo était une erreur de calcul, Jean-Baptiste. Je l'ai supprimé pour assainir le bilan.

— Ici, la pierre ne bouge pas, reprit le Corse. Ta modernité m'épuise. Où est ma cargaison ?

Une branche craqua dans le sous-bois. Volkov émergea de l'ombre des pins, deux hommes derrière lui. Il n'était pas essoufflé. Il marchait comme un spectre.

— La cargaison est à moi, dit le Russe. Je propose une fusion. Ortega a la source, j'ai les réseaux. Vous, Orsini, vous êtes le passé.

Volkov posa un fax sur la table de pierre.

— Rafael voulait vous éliminer après la livraison. Il me l'a écrit.

Ortega blêmit. C'était un faux grossier, une manœuvre pour briser l'alliance. Il vit la main d'Orsini se crispier sur la crosse du revolver.

— Ma rationalité est totale, Jean-Baptiste ! Ne l'écoute pas !

Orsini tourna son regard vers Ortega. Ses yeux étaient deux billes d'obsidienne, vides.

— Ta rationalité nous a coûté deux tonnes et le respect des ancêtres.

Le vieux Corse ne visa pas Ortega. Il fit feu sur Volkov. Le coup de tonnerre déchira la montagne. La balle frappa le Russe à la poitrine, mais celui-ci ne tomba pas. Il portait du Kevlar sous son cuir.

— Obsolète, murmura Volkov.

Les pistolets-mitrailleurs des Russes crachèrent leurs flammes. Une grêle de plomb balaya la terrasse. Orsini fut soulevé par l'impact des projectiles, son corps basculant contre le muret de pierre. Ortega se jeta au sol, rampant dans la poussière de granit, sa mallette serrée contre son torse comme un bouclier inutile.

Le silence revint aussi vite qu'il était parti, troublé seulement par le sifflement d'une balle perdue dans les arbres. Orsini gisait sur le dos, fixant un ciel qui n'avait plus d'issue. Le sang coulait dans les rainures de la pierre, noir sous la lune.

Volkov s'approcha d'Ortega, qui tremblait dans la poussière. Le Russe saignait du nez, l'onde de choc du gilet l'ayant secoué, mais il restait debout.

— Ta logique a une faille, Ortega, murmura-t-il. Elle oublie que les chiffres peuvent être raturés.

Le Russe ne souriait pas. Sa présence ici, dans le sanctuaire d'Orsini, rendait soudain toute l'arithmétique d'Ortega caduque. On ne calcule pas avec un homme qui a déjà brûlé les livres de comptes.

— Qu'est-ce qu'on fait ? balbutia Ortega.

— On travaille. La cargaison arrive demain à Porto-Vecchio. Tu vas m'aider à la pesée.

Ortega hocha la tête, les yeux fixés sur le cadavre du vieil Orsini. Il comprit que le divorce était définitif. L'honneur était une carcasse froide sur le granit corse. Il ne restait plus que le profit, nu et sauvage, hurlant dans le vent de la montagne.

L'horizon était de plomb, et plus personne ne comptait les morts.

# Chapitre 7

## Écoutes Cryptiques

L'habitacle du Renault Master sentait la défaite, le café réchauffé dix fois et l'ozone des composants électroniques qui surchauffaient. À l'arrière du fourgon, garé dans une ruelle borgne à deux pas du Vieux-Port de Marseille, l'air était si épais qu'on aurait pu le découper au rasoir.

Miller, l'agent de la DEA, avait les yeux injectés de sang. Il n'avait pas dormi depuis quarante-huit heures. Il portait un casque audio fatigué, dont le similicuir s'effritait sur ses oreilles. Devant lui, un magnétophone à bandes Nagra tournait avec un cliquetis mécanique, presque hypnotique. Les bobines de plastique transparent avalaient le ruban magnétique brun, capturant des voix qui voyageaient par satellite depuis la jungle colombienne pour finir dans le cuivre des lignes téléphoniques corses. À sa gauche, le petit écran monochrome d'un terminal Minitel affichait en caractères bloc les arrivées des cargos au môle J4.

À côté de lui, Moretti, le flic des Renseignements Généraux qui servait de liaison, mâchonnait un cure-dent en bois. Il fixait un écran cathodique où dansaient des ondes vertes, instables.

« C'est de la merde, ce signal, grogna Miller. Dis-moi que ton relais sur le mont Cinto tient le coup. »

« Il tient, Miller. C'est le vent. Le libeccio se lève. En Corse, même le vent refuse de collaborer avec nous », répondit Moretti d'une voix traînante.

Soudain, le grésillement dans le casque de Miller s'estompa. Le souffle blanc de

l'électricité statique laissa place à une respiration lourde, rythmée par le craquement d'un briquet. Miller fit signe à Moretti de se taire. Il monta le gain. L'aiguille du vu-mètre bondit dans le rouge, comme une veine prête à éclater. La voix de Rafael Ortega surgit des abysses. Elle était glaciale, dénuée de toute humanité.

— « Jean-Baptiste, vous m'entendez ? »

Un silence de plomb suivit. Puis, un craquement. La voix d'Orsini, à l'autre bout de la Méditerranée, répondit. C'était le son d'une pierre qu'on traîne sur du gravier.

— « Je vous entends, Rafael. Mais je ne vous écoute pas. Il y a une différence. »

Dans le van, Miller se tendit. Il vérifia la tension de la bande.

— « La différence, c'est deux tonnes, Jean-Baptiste, reprit Ortega. Deux tonnes de neige qui ont fondu entre le transbordement et le quai. Mes mathématiques sont simples. On ne perd pas une cargaison de cette taille par accident. Le courant ne transporte pas de la marchandise vers les poches de quelqu'un d'autre. »

— « Vous parlez de chiffres, Ortega. Moi je vous parle de mer. La mer est une maîtresse capricieuse. On a eu un patrouilleur des douanes au large de l'Île-Rousse. Mes hommes ont dû larguer les filets. »

— « Vos hommes sont des menteurs ou des cadavres en sursis, trancha Ortega. Le satellite indique que le patrouilleur n'était pas à moins de vingt milles nautiques. Vous pensez que la distance vous protège. Vous pensez que Medellín est trop loin pour vous toucher dans votre maquis de chèvres. »

Un rire sec, sans joie, jaillit des écouteurs de Miller.

— « Le maquis a mangé des armées entières, petit logicien, répondit Orsini. On ne

nous menace pas chez nous. »

La communication coupa net dans un sifflement strident. Miller arracha son casque, les oreilles sifflantes. Il nota l'heure sur son carnet, sans émotion.

« Ils sont en train de se déchirer, dit-il en s'essuyant le front. Ortega ne croit plus à l'honneur corse, et Orsini traite les Colombiens de gamins arrogants. »

« C'est plus que ça, Miller, répondit Moretti en regardant par la vitre teintée du van. C'est le divorce. Et dans ce milieu, le divorce se règle devant le fossoyeur. »

Soudain, un bruit sourd fit vibrer les parois du Renault. Ce n'était pas une explosion, mais le choc violent d'un corps contre une tôle. Par le petit hublot arrière, camouflé derrière un film de plastique sombre, ils virent une silhouette massive vêtue d'un imperméable trop large malgré la chaleur : Yuri Volkov.

Le Russe ne parlait pas. Il tenait par le col un petit intermédiaire qui servait de boîte aux lettres pour le clan Orsini. L'homme à genoux sur le bitume gras suppliait, mais le son était étouffé par le vacarme d'un cargo qui manœuvrait plus loin.

Volkov saisit la mâchoire de l'homme. Dans sa main, une baïonnette de l'époque soviétique, le métal mat, usé.

Miller porta la main à son arme, sous sa veste, mais Moretti lui saisit le poignet.  
« Ne bouge pas. Si on sort, on est morts tous les deux. »

D'un geste sec, chirurgical, Volkov enfonça la lame sous le menton de l'homme, remontant vers le palais. Le bruit fut celui d'une branche de bois vert qui casse. Un gargouillis atroce remplit l'espace entre les véhicules. Le sang gicla sur le pare-chocs du van. Volkov se pencha sur le mourant et murmura d'une voix laconique :

« L'eau n'a pas de mémoire, Marco. Mais les factures, si. »

Le Russe s'essuya tranquillement les mains sur un chiffon qu'il jeta ensuite sur le cadavre. Il leva les yeux vers le van. Ses yeux étaient deux billes de verre bleu, vides. Il savait qu'ils étaient là. Il s'en moquait. La berline repartit sans un bruit, laissant derrière elle une carcasse qui se vidait dans le caniveau.

À l'intérieur du van, Miller tremblait légèrement. Il n'était pas un bleu, mais cette froideur-là était une violence de gestionnaire. Le Nagra continuait de tourner dans le vide. Le ruban magnétique était arrivé au bout de la bobine. Il claquait contre le métal de l'appareil. \*Clac. Clac. Clac.\*

« Tu as vu ça ? » murmura Miller.

« J'ai vu », répondit Moretti, son cure-dent immobile entre ses lèvres.

Miller reprit ses esprits. Il ne chercha pas de métaphore. Il regarda la bobine qui battait la mesure.

« On n'a plus de bande. Change la bobine. »

À Sartène, la lumière de l'aube n'éclairait rien, elle révélait seulement l'usure des choses. Jean-Baptiste Orsini était assis à la table de bois brut dans l'arrière-salle de sa bergerie. Devant lui, le fax thermique s'enroulait sur lui-même, une langue de plastique blanc griffonnée de caractères saccadés.

« Dumè », appela-t-il sans lever les yeux.

L'ombre dans le coin de la pièce bougea.

— Il dit quoi, le Sudiste ? demanda Dumè.

— Il dit que je lui dois trente millions de dollars. Il oublie une chose : la mer n'est pas une équation. C'est un cimetière.

Orsini but une gorgée de marc. Le téléphone à cadran grésilla de nouveau. C'était encore Ortega. La voix était déformée par les satellites, réduite à une impulsion électrique sans âme.

— « Ton neveu Antoine a été vu avec le Russe, Jean-Baptiste. Volkov s'occupe de la logistique maintenant. La branche pourrie doit être coupée. »

Orsini serra le combiné jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

— « Rappelle ton chien, Rafael. Antoine est sous ma protection. »

— « La protection est un concept mort, Orsini. Nous sommes en 1992. Il n'y a que des flux. Et tu entraves le flux. »

Orsini raccrocha. Il regarda Dumè qui redressait son fusil à pompe.

— Va chercher la voiture. On descend à Marseille.

— Mais le Russe...

— Le Russe apprendra que sur cette île, on ne meurt pas par calcul. On meurt par vengeance.

Dans le van Renault, garé maintenant face aux silos du port, Miller et Moretti écoutaient le silence radio. L'odeur du sang frais s'infiltrait par les bouches d'aération du véhicule, mêlée à celle du gasoil.

« On fait quoi ? » demanda Moretti.

Miller rangea sa mallette renforcée. Ses mouvements étaient saccadés. Il ne pouvait s'empêcher de repenser au regard de Volkov.

« On n'est plus dans la surveillance, Moretti. On est dans l'autopsie. »

Le fourgon s'inséra dans le trafic matinal, disparaissant parmi les camions de livraison. Sur le quai, le corps de l'intermédiaire commençait à refroidir, une mouche posée sur son œil vitreux. Marseille continuait de respirer son air saturé de sel, indifférente au sang qui séchait sur le granit de ses trottoirs.

L'horizon était de plomb. Le schisme était consommé. La route de la cocaïne était désormais un sentier de guerre, et chaque kilomètre serait payé en chair humaine. Miller ouvrit son carnet une dernière fois et raya le nom d'Orsini. Pas parce qu'il était mort, mais parce qu'il était fini. La vieille garde avait perdu. La partie appartenait désormais aux technocrates de la douleur.

« On est les derniers à écouter, Miller, murmura Moretti sans quitter la route des yeux. Bientôt, il n'y aura plus de voix. Juste des impulsions. On ne saura même plus qui on tue. »

« On le sait déjà plus, Moretti. On le sait déjà plus. »

# Chapitre 8

## Le Serment de Cendre

L'air à l'intérieur de la chapelle Saint-Cézaire n'était pas fait pour les vivants. C'était un mélange rance d'encens froid, de suie de bougies et de l'humidité séculaire qui suinte des murs de schiste. Dehors, le maquis corse griffait les pentes roussies par un été qui refusait de mourir, mais ici, sous la voûte basse, le poids de l'inertie s'insinuait sous les vestes de cuir lourd.

Jean-Baptiste Orsini se tenait debout devant l'autel dépouillé. Il n'y avait pas de prêtre, seulement la silhouette massive de l'argentier, dont le visage semblait sculpté dans la roche sourde de la montagne. Ses mains, larges et calleuses, étaient croisées sur son ventre. Il ne priait pas. Orsini n'avait jamais cru en un Dieu qui pardonne ; il ne connaissait que celui qui punit.

Face à lui, assis sur des bancs de bois vermoulu, douze hommes attendaient. C'étaient les capitaines des pieve, les gardiens des cols et des criques. Des hommes qui ne comprenaient pas la Bourse de Francfort, mais qui savaient exactement combien de balles de 9mm contenaient leurs chargeurs de Beretta. Enfin, Orsini parla. Sa voix était un râle sec, le bruit de deux pierres que l'on frotte.

— Le fax est arrivé à trois heures ce matin. Rafael Ortega veut son argent. Pour lui, la perte des deux tonnes est une variable, et que la variable nous incombe. L'invitation tenait sur un carton glacé : le Sporting Club de Monaco. Un terrain pour les joueurs et les putes de luxe.

Il marqua une pause, broyant le papier dans sa poigne de paysan.

— Réponds-leur que la montagne ne descend pas voir la mer. S'ils veulent mon âme, qu'ils viennent la chercher dans les ronces. Nous ne paierons pas pour du sel et de l'écume.

Un murmure s'éleva. Mattei, un jeune loup aux tempes rasées de frais, osa rompre le silence pour prôner le pragmatisme et évoquer Volkov, le Russe qui rôdait à Bastia avec des promesses de rachat de dette. Orsini s'approcha lentement.

— Si l'un de vous touche à un billet qui ne sent pas la sueur de cette terre, je lui ferai avaler sa propre langue avant de le recoudre à la paille. Ici, on ne change pas de maître, on n'en a pas.

La réaction fut dénuée de toute théâtralité. D'un mouvement sec, Orsini saisit la tête de Mattei par les cheveux et la projeta contre le rebord du banc de chêne. Le craquement de l'os fut net. Mattei s'effondra, le nez éclaté sur la poussière millénaire. Les autres ne bougèrent pas. La neutralité était un luxe que les morts ne pouvaient plus s'offrir. Orsini se tourna vers Pietri, son fidèle lieutenant.

— Fais sortir ce déchet. Je veux savoir qui d'autre était à la table de Volkov.

La décision fut prise : récupérer les deux tonnes à Livourne, là où les Russes les avaient détournées, pour un acte final de purification.

La traversée vers l'Italie sur le ferry fut d'une lourdeur insupportable. Dissimulés dans les cales, les hommes d'Orsini restèrent prostrés dans un silence minéral, écoutant le gémissement de la coque contre les vagues. Ce n'était plus un voyage, c'était une procession funéraire. L'inertie du navire sur la mer noire pesait sur leurs épaules comme une chape de grisaille.

À Livourne, le hangar 14 fut un abattoir. Sous les grues squelettiques, le sang se mêla au gasoil. Volkov était là, silhouette froide et anachronique. Alors que les balles

sifflaient et que ses hommes tombaient, le Russe ne montra aucune rage. Il se contenta d'ajuster ses boutons de manchette en or avec une précision maniaque, observant le chaos avec un détachement technocratique qui glaça même les plus anciens du clan. Il n'était pas un guerrier, il était un gestionnaire de la fin des mondes. Orsini l'ignora pour l'instant, faisant charger les ballots de poudre blanche dans un camion frigorifique.

Le retour à Bastia se fit au point du jour. Le camion déboucha sur la place du Marché, là où le destin d'Orsini s'était noué soixante ans plus tôt. Les fûts d'essence furent déversés sur les deux tonnes de marchandise.

— On ne garde plus les moutons, murmura Orsini. On brûle la récolte.

Il lâcha son briquet.

L'explosion de chaleur fut immédiate. Une colonne de feu monstrueuse s'éleva vers le ciel, mais ce n'était pas l'odeur du bois qui s'en dégageait. Une puanteur chimique, écœurante et sucrée, satura instantanément l'air de la place, une vapeur toxique qui collait aux vêtements et brûlait les poumons. C'était une exhalaison cauchemardesque, le parfum de cinquante millions de dollars se transformant en suie.

Au milieu de cette brume psychotrope, Volkov apparut, descendu de sa berline. Il regardait le brasier avec un mépris souverain, vérifiant à nouveau l'ajustement de ses poignets alors que les sirènes hurlaient au loin.

— Tu brûles l'avenir, Orsini, dit le Russe.

— Je nettoie le passé, répondit le vieux lion.

Le premier coup de feu claqua, brisant le dernier lien avec la vie. Orsini sentit

l'impact, mais il resta debout, le regard fixé sur les crêtes de la montagne qui commençaient à disparaître sous une neige sale. Le sang coulait sur les pavés, se perdant dans les rigoles noires. Autour de lui, la fumée sucrée et mortelle continuait de monter vers l'horizon, une traînée de grisaille qui n'était plus tout à fait de la brume, mais déjà de l'oubli. Jean-Baptiste Orsini s'effondra lentement, une main crispée sur un morceau de schiste, alors que le monde moderne, froid et dépersonnalisé, finissait de consumer son empire. L'horizon n'était plus bleu, il était de plomb.

# Chapitre 9

## L'Arrivée de l'Aigle

Le train d'atterrissage du Falcon 20 percuta le tarmac de Campo dell'Oro avec une brutalité qui fit grincer les vertèbres de Rafael Ortega. L'avion tressauta, les freins hurlèrent sous la pression hydraulique, et le silence revint, seulement troublé par le sifflement décroissant des réacteurs.

Ortega resta assis. Il ajusta les revers de son veston en lin beige, une pièce de tailleur napolitain qui semblait déjà absurde sous cette voûte de schiste. À travers le hublot étroit, la Corse ne ressemblait en rien aux cartes postales de la Côte d'Azur qu'il avait feuilletées à Madrid. C'était une masse de granit sombre, une échine de bête préhistorique plongée dans une mer d'un bleu d'encre. L'air qui s'engouffra dans la cabine n'avait pas l'humidité poisseuse de Medellín ; il était sec, chargé d'une odeur de sel, de maquis brûlé et de gazole froid.

Il descendit la passerelle, sa mallette en cuir de crocodile à la main. Au pied de l'appareil, trois hommes attendaient. Ils portaient des vestes en velours côtelé trop larges et des visages qui semblaient avoir été taillés à la serpe dans du bois d'olivier. L'un d'eux s'avança, le teint grisâtre, les mains calleuses d'un type qui a passé sa vie à étrangler la terre ou des hommes. C'était Toussaint.

— Ortega ? demanda l'homme. Sa voix était un râle de gravier remué.

— Monsieur Ortega, corrigea le Colombien avec une courtoisie glaciale.

Toussaint cracha une traînée de tabac brun sur le goudron, à quelques centimètres des chaussures vernies de Rafael.

— Ici, les titres s'arrêtent à la barrière de l'aéroport. Monte.

Le véhicule était une Citroën XM noire, dont la suspension hydraulique soupira comme un vieux poumon malade. Ortega s'installa à l'arrière, fuyant le contact de la banquette. Tandis que la voiture s'enfonçait dans les lacets de l'arrière-pays, il observa le paysage. Les routes étaient étroites, bordées de murets de pierres sèches. Pour un homme habitué à la démesure des haciendas et à la géométrie froide des laboratoires, cette île lui paraissait pathétique. Il ne craignait pas la violence, il la jugeait simplement archaïque, une forme d'énergie non-rentable.

\*Des paysans\*, pensa Ortega. \*Je traite avec des prédateurs analogiques qui n'ont pas encore découvert l'électricité.\*

Ils s'arrêtèrent devant un hangar de béton brut, en lisière de piste, là où le silence de la montagne rencontrait le bitume. À l'intérieur, la pièce était saturée par l'odeur de graisse mécanique et de vin aigre. Jean-Baptiste Orsini était assis au bout d'une table massive en châtaignier. Devant lui, un verre de café noirci et un cendrier plein.

— Asseyez-vous, Ortega, dit Orsini. Sa voix était posée, presque religieuse.

— Monsieur Orsini, commença le Colombien, je ne vais pas passer par quatre chemins. Mon organisation a perdu deux tonnes. La traçabilité satellite s'arrête à vingt milles de vos côtes. Je suis ici pour comprendre si c'est de l'incompétence ou de la trahison.

Un silence de mort tomba. Orsini prit une gorgée de son café, lentement.

— Vous vivez dans un monde de papier, Ortega. Ici, la mer est plus vieille que vos machines. La valeur marchande de votre « neige » ne pèse rien face à la parole donnée. Si elle est souillée, le sang doit laver la pierre.

Orsini fit un signe de tête. Toussaint traîna un sac en toile de jute sur le sol. Le bruit était lourd, mou. À l'intérieur, il n'y avait pas de cocaïne. Il y avait un homme, ou ce qu'il en restait. Les mains liées par du fil de fer, le visage réduit à une masse violacée. Il respirait encore, un sifflement humide.

— C'est l'un de mes neveux, dit Orsini d'un ton monocorde. Il était sur le bateau. Il s'est souvenu trop tard que des hommes parlant une langue rude, comme une scie sur de l'os, avaient abordé le cargo.

— Les Russes, murmura Ortega. Volkov.

Soudain, Toussaint sortit un couteau à manche de corne. Sans une hésitation, il empoigna les cheveux de l'homme dans le sac et lui ouvrit la gorge d'un geste précis, fonctionnel. Le sang gicla sur la terre battue. Ortega ne broncha pas, mais ses narines se dilatèrent. Il jugea l'acte inutilement salissant, un gaspillage de ressources humaines.

— Voilà votre logistique, Ortega, dit Orsini. Maintenant, utilisez vos télex pour localiser ce Russe.

On poussa Ortega vers un terminal monochrome dans le fond du hangar. Le Colombien ouvrit sa mallette, ses doigts effleurant les touches avec une précision chirurgicale. Il devait contacter Madrid. Le curseur clignotait. \*REQUETE : POSITION CARGO VOLKOV.\*

Le télex s'anima dans un bruit de mitrailleuse.

\*SOURCE : MADRID. INFO : VOLKOV LOCALISÉ PORT DE GÊNES. MOUVEMENT VERS SUD. ATTENTION : VOLKOV NE NÉGOCIE PAS. IL NETTOIE.\*

Le sang d'Ortega se glaça. Soudain, la porte du bureau bascula. L'homme de garde à l'extérieur s'effondra, la gorge tranchée si proprement qu'il ne saignait déjà presque plus. Une voix s'éleva de l'obscurité, une voix qui semblait sortir d'un frigo industriel.

— Monsieur Ortega. La logique est une faiblesse, elle vous rend prévisible.

Un homme entra. Immense, vêtu d'un long manteau de cuir noir qui semblait absorber la faible clarté de l'écran. Yuri Volkov. Il ne regarda même pas Toussaint qui tentait de sortir son arme. Un sifflement déchira l'air et le Corse s'effondra, une lame de jet plantée dans l'épaule.

Volkov s'approcha d'Ortega. L'odeur de tabac russe et de métal froid envahit l'espace. Le Russe posa ses mains gantées de chaque côté du clavier.

— Orsini est un vieux chêne qui croit à la parole. Toi, tu crois aux chiffres. Moi, je connais déjà le solde de ton compte secret à la Banque de Crédit d'Andorre, Rafael.

D'un geste fulgurant, Volkov saisit la main d'Ortega et la plaqua sur la table. Avant que le Colombien ne puisse réagir, le Russe sortit un stylet de sa manche et le planta avec une force inouïe entre le majeur et l'annulaire, traversant le bois. Ortega ouvrit la bouche pour hurler, mais Volkov lui fourra le ruban de télex dans la gorge.

— Écoute-moi, mathématicien. Je crois à la physique. La force appliquée sur un point de rupture. Tu vas retourner voir Orsini. Tu vas lui dire que ses propres hommes l'ont trahi. Sème la paranoïa. Fais craquer ce dinosaure.

Volkov se rapprocha, son visage n'étant plus qu'une suite d'angles saillants.

— Si tu échoues, je n'utiliserai pas de stylet. Je t'écorcherai petit à petit, en commençant par tes mains si agiles. Je veux cette île, Ortega. Et pour l'avoir, j'ai

besoin que vous vous entretuiez.

Le Russe se redressa et disparut dans les ténèbres du hangar aussi silencieusement qu'il était apparu. Ortega resta seul, cloué à la table, le sang chaud coulant sur ses doigts et se mêlant à la poussière. Le terminal continuait de clignoter :  
\*ERREUR SYSTÈME.\*

Le Colombien comprit alors que ses équations venaient de rencontrer le zéro absolu. Dans ce monde de fer et de schiste, l'élégance de la mondialisation venait de se fracasser contre la brutalité d'une force qui ne cherchait pas le profit, mais l'annihilation. Il leva les yeux vers les sommets noirs de la Corse. L'horizon semblait se refermer sur lui comme une mâchoire de granit. La guerre ne faisait que commencer, et elle n'aurait rien de propre. Juste le goût amer d'un café trop fort et le silence des pierres qui attendent leur prochaine victime.

# Chapitre 10

## Négociations à l'Acide

La pluie sur le Cap Corse n'était pas une bénédiction. C'était un suaire liquide, une nappe grise qui transformait le granit en savon et le maquis en une éponge de pourriture verte. À l'intérieur de la vieille tannerie désaffectée de Macinaggio, l'air était saturé d'une odeur de cuir rance, de gasoil mal raffiné et d'acide sulfurique. Un vieux générateur diesel toussait dans un coin, crachant une fumée bleue qui s'accrochait aux chapitres de fer rouillé.

Rafael Ortega essuya ses lunettes. La soie de son mouchoir était une insulte au cambouis de la tannerie. Le lin de sa chemise, autrefois impeccable, buvait l'humidité corse jusqu'à lui coller aux côtes comme une peau de noyé. Ici, le froid ne descendait pas du ciel, il montait de la pierre. Ortega détestait cette île. Pour lui, la Colombie était une jungle prévisible ; ici, la menace était minérale.

En face de lui, de l'autre côté d'une table en chêne couturée de cicatrices, Jean-Baptiste Orsini restait immobile. Il ressemblait à une statue de commandeur sculptée dans le calcaire. Ses mains étaient posées à plat sur le bois. Il portait un vieux caban de laine noire, imprégné de tabac brun et de café froid. Ses yeux, deux billes de verre dépoli, ne cillaient pas.

Entre les deux hommes, Yuri Volkov fumait une cigarette sans filtre. Le bout rougeoyait dans la pénombre comme l'œil d'un démon. Il portait un costume de cuir trop large, une relique des surplus militaires moscovites. Il ne prenait pas de place, mais il remplissait la pièce d'une menace froide, presque mathématique.

— Le chargement n'est pas arrivé à Marseille, Rafael, dit enfin Orsini. Sa voix était

un râle de gravier remué. Ce n'est pas une question de météo. Mes hommes attendaient à l'anse de Centuri. La mer était vide.

Ortega redressa ses lunettes.

— Les relevés satellites sont formels, Jean-Baptiste. Deux tonnes. Elles ont quitté le \*Mariposa\* pour entrer dans vos vedettes. Le reste n'est que de la littérature.

Orsini ne bougea pas, mais la tension grimpa d'un cran. Près de la porte, ses hommes glissèrent leurs mains vers les crosses de leurs Beretta. Les gardes du corps d'Ortega, deux tueurs de Medellín aux yeux injectés de sang, se tendirent comme des arcs.

— La parole d'un capitaine de cargo vaut moins que la sueur de mon chien, reprit Orsini. Chez nous, on ne signe pas de bordereaux. On regarde l'homme dans les yeux. Ton capitaine a peut-être vu l'or des Russes.

Volkov lâcha une bouffée de fumée grise. Un sourire mince étira ses lèvres pâles.

— Ne m'impliquez pas dans vos querelles de clocher, dit le Russe d'un ton monocorde. Pour moi, vous êtes deux anachronismes. L'un croit aux équations, l'autre aux ancêtres. Quelqu'un a volé les Russes. Et quand on vole les Russes, on ne finit pas en prison. On finit dans les fondations d'un barrage.

Le silence revint, plus lourd. Volkov fit un signe de tête vers le fond de la tannerie. Un de ses hommes traîna une forme humaine vers la lumière du générateur. C'était un homme jeune, en tricot de peau souillé. Son visage n'était plus qu'une masse violacée. Il n'avait plus d'ongles à la main gauche.

— Toussaint ? murmura Orsini. Sa mâchoire se contracta si fort que les muscles de son cou saillirent.

— On l’a trouvé sur une plage près de Bastia, expliqua Volkov. Il essayait de recoudre son propre ventre avec du fil de pêche. Sa vedette a été interceptée par des hommes qui parlaient avec un accent que Rafael connaîtrait bien.

Volkov s'accroupit devant l'agonisant, lui relevant la tête par les cheveux.

— Dis-leur, Toussaint.

Le garçon ouvrit une bouche pleine de sang noir.

— Ils... ils ont tout pris. Ils ont dit... qu'Ortega voulait renégocier les parts.

— C’est un mensonge ! cria Ortega en reculant. Une mise en scène !

Orsini se leva, la chaise basculant dans un fracas de bois brisé. Il ne cria pas. Il saisit Ortega par le revers de son veston et le projeta contre le mur. Ortega sentit l'air quitter ses poumons. L'odeur de tabac et de vieux cuir l'assaillit.

— Tu parles de mes hommes ? gronda le Corse. Ils sont nés sur cette terre. Ils ont le sang mêlé au granit.

Un garde colombien amorça un geste. Le bruit métallique d'une culasse retentit. Volkov n'avait pas bougé, mais un Stechkin automatique était apparu dans sa main, posé négligemment sur la table.

— Assez, dit Volkov. Sa voix était un rasoir sur du givre. Jean-Baptiste, il est à toi. Mais je veux savoir où est la marchandise.

Orsini relâcha Ortega, qui s'effondra. Les gardes colombiens tentèrent de dégainer, mais les Corses furent plus rapides. Deux détonations sèches. Les deux tueurs de Medellín s’effondrèrent, le sang se mélangeant à l’huile de vidange.

— Monte, ordonna Orsini à Ortega.

On traîna le Colombien vers une vieille Mercedes 300D noire. La voiture s'ébranla, quittant la zone industrielle pour s'enfoncer dans les lacets du maquis. À l'intérieur, l'odeur de cuir chauffé et de sueur froide était insupportable. Volkov, à l'arrière, offrit une gorgée de vodka à Ortega. Le geste d'un bourreau vérifiant que sa victime ne s'évanouit pas trop tôt.

La voiture s'arrêta devant une cabine téléphonique isolée, battue par les vents.

— Appelle ton oncle, dit Orsini.

Ortega entra dans la cabine sous la pluie. Le Russe regardait à travers la vitre, fumant tranquillement. Ortega hurlait dans le combiné. Il raccrocha, ruisselant, les yeux écarquillés.

— Il dit qu'il ne sait pas. Les communications avec le cargo ont été coupées.

Orsini s'approcha d'Ortega. Il sortit un couteau de berger, une lame à cran d'arrêt usée. D'un geste sec, chirurgical, il saisit la main du Colombien et lui trancha la première phalange de l'auriculaire. Le cri fut étouffé par le fracas du tonnerre.

— Ça, c'est pour le premier mensonge, dit Orsini.

— Tu perds ton temps, Jean-Baptiste, coupa Volkov en écrasant sa cigarette. Ce n'est qu'un comptable. Le futur appartient à ceux qui contrôlent les flux. Le chaos est une marchandise qui ne se perd jamais.

Ils reprirent la route vers une bergerie abandonnée. À l'intérieur, un fax thermique branché sur une batterie de camion ronronnait. On jeta Ortega sur un tas de paille. Le

silence fut rompu par le sifflement du modem. Le papier glissa, spectral. Orsini déchira la feuille. Son visage se figea.

— Le message vient de Marseille, dit Orsini d'une voix blanche. « L'honneur est une monnaie dévaluée. Les deux tonnes sont en route pour l'Est. »

Le Corse regarda Volkov. Il comprit enfin que le Colombien n'était qu'un pion et que lui-même n'était que le gardien d'un portail forcé.

— Tu savais, murmura Orsini.

Volkov ne nia pas. Il sortit son Makarov silencieux et abattit le neveu d'Orsini, Ange, qui se tenait près du fax. Le bruit fut celui d'une branche qui casse.

— La transition, Jean-Baptiste. Quelqu'un doit porter le chapeau pour ce massacre. La police aimera l'idée d'une vendetta interne.

Volkov fit signe à ses hommes d'apporter des jerricans d'acide. Ils les déversèrent sur les deux tonnes de cocaïne qui attendaient là, cachées sous des bâches. La poudre commença à bouillonner, se transformant en une mélasse noirâtre et fumante.

— Deux tonnes... hoqueta Ortega. Pourquoi ?

— Je simplifie l'équation, répondit Volkov. Le marché n'aime pas le vide, mais il déteste encore plus les intermédiaires encombrants.

Volkov tendit une feuille de papier et un stylo à Ortega.

— Écris, Rafael. Une confession. Tu expliqueras comment tu as tué Orsini avant de te suicider par honte. Applique-toi. Si tu refuses, mes techniciens te montreront ce que signifie l'architecture du silence. On peut maintenir un homme éveillé trois semaines

pendant qu'on lui retire chaque centimètre de peau.

Ortega, la main en sang, commença à tracer ses propres funérailles avec une précision de comptable. Dehors, l'orage s'apaisait, laissant place à une brume de mercure. Une seule détonation retentit dans la bergerie.

Volkov sortit, respirant l'air chargé d'ozone. Il monta dans sa voiture. Son téléphone satellite bipa.

— C'est fait, dit-il en russe. La Corse est sourde et Medellín est aveugle.

L'horizon de plomb s'était refermé. Le futur était un terminal de fret, froid, efficace et désespérément blanc. Le plomb avait parlé, et le plomb ne mentait jamais.

# Chapitre 11

## La Trace du KGB

Dans la villa Orsini, l'obscurité pesait. Elle avait le goût du tabac froid et la consistance de la poussière. Ortega sentait ce silence vieux de deux siècles coller à sa peau, plus poisseux encore que la sueur des bordels de Medellín. Ici, au cœur du maquis, le silence n'était pas la paix. C'était une sentinelle.

Ortega avançait dans le bureau de Jean-Baptiste Orsini. Ses chaussures de cuir italien ne produisaient aucun son sur les dalles de granit. Il se sentait ridicule avec son esprit de logicien, ses équations de risques et ses graphiques de flux, alors qu'il rôdait comme un rat dans une forteresse médiévale. Pour lui, la violence était une variable qu'on isolait. Pour les hommes d'ici, c'était le pain quotidien, rompu sur le coin d'une table en chêne.

Il cherchait des preuves de détournement. Orsini ne pouvait pas avoir fait évaporer deux tonnes de neige sans laisser une trace comptable. L'honneur avait un prix de revient et une marge bénéficiaire. Ortega s'arrêta devant le secrétaire en noyer. Le faisceau de sa Maglite coupa l'ombre comme un scalpel. Il ne cherchait pas de papier, mais une anomalie.

Ses yeux de mathématicien balayèrent les plinthes et s'arrêtèrent sur le boîtier de dérivation téléphonique. Un bloc de bakélite grise, vissé grossièrement près du sol. Un objet anachronique. Il s'accroupit. Ses genoux craquèrent ; le son lui parut aussi fort qu'une détonation.

Le câble qui sortait du boîtier n'était pas standard. Il était plus épais, gainé d'un polymère sombre et huileux. Ortega sortit un canif. Il dévissa la plaque. Derrière la

bakélite, il n'y avait pas de dominos de raccordement. Il y avait une bête. Un circuit intégré dans un châssis d'acier brossé. Une étiquette en métal était rivetée sur le côté, frappée de caractères cyrilliques nets : \* « # » (GRU). \*

Ortega sentit un froid polaire envahir ses poumons. Sa probabilité de survie venait de chuter brutalement sous les 10 %. Ce qu'il avait sous les yeux était un intercepteur de fréquences militaire soviétique. Yuri Volkov ne se contentait pas d'écouter ; il avait transformé la villa en récepteur. Le transbordement, les coordonnées au large des îles Sanguinaires, tout était tombé dans sa gueule comme un fruit mûr.

« Tu cherches tes certitudes, Rafael ? »

La voix était basse, rocailleuse. Elle venait de l'embrasure de la porte. Ortega éteignit sa lampe et se redressa.

« Jean-Baptiste, » dit-il d'une voix blanche. « Tu devrais changer d'électricien. Le tien parle russe. »

Une silhouette se détacha de l'obscurité. Orsini tenait un verre de vin, mais ses yeux étaient vides. Derrière lui, une ombre plus imposante encore se dessinait : un berger silencieux, le doigt sur la détente d'un Beretta.

« On ne change pas ce qu'on ne possède pas, » répondit Orsini. « Tu penses que j'aurais laissé ces barbouzes de l'Est souiller la maison de mon père ? »

« L'arithmétique est simple, Jean-Baptiste. Tu es le maître des lieux. Les marchandises disparaissent. Les Russes sont les seuls à avoir la technologie pour savoir où elles se trouvaient. »

Orsini eut un rire amer. « Volkov est venu ici avec des promesses d'optimisation pour l'Est. Je l'ai écouté parce que le monde change et que je suis vieux. Mais je n'ai jamais

ouvert ma porte à ses micros. »

Ortega fit un pas en avant. « Alors tu es incompetent. Tu t'es fait piller ton territoire par un type qui sent la vodka bon marché. On parle de deux tonnes ! C'est le sang de ma famille qui est dans l'eau ! »

Le vieux Corse s'approcha d'Ortega jusqu'à ce que leurs visages ne soient plus qu'à quelques centimètres. L'odeur du café fort frappa le Colombien.

« Écoute-moi bien, le logicien. Dans ce maquis, on n'a pas besoin de circuits intégrés pour savoir qui trahit. Si Volkov a volé ce chargement, il lui fallait des bateaux et des hommes qui connaissent les courants. »

« Tu suggères que tes propres hommes... »

« Je suggère que Volkov a acheté ce que tu ne possèdes pas : la loyauté de ceux qui ont faim. Ce truc dans le mur n'est pas pour m'écouter moi. C'est pour vous écouter, vous. Pour savoir quand vous seriez assez faibles pour être dévorés. »

Un craquement de bois retentit dans le couloir. Le garde d'Orsini pivota. La villa, si calme un instant plus tôt, semblait maintenant grouiller de menaces.

« Ils sont déjà là, » dit Orsini.

Une détonation étouffée par un silencieux fit éclater le montant de la porte. Le garde riposta immédiatement. Deux décharges sèches. Ortega se jeta au sol derrière le bureau massif. Des éclats de bois lui cinglèrent le visage. Une silhouette massive apparut dans l'embrasure, portant un pistolet-mitrailleur Steyr TMP.

Le garde d'Orsini n'eut pas le temps de tirer une troisième fois. Une rafale courte lui ouvrit la gorge. Le sang gicla sur les photos de famille. L'homme s'effondra, ses

talons tambourinant un instant sur le granit avant le silence final. Orsini restait debout, une main sur son bureau, regardant le cadavre avec une tristesse infinie.

« Sortez de là, Ortega, » lança une voix depuis le couloir. C'était Volkov. Son accent était léger, presque chantant. « Ne gâchez pas votre intelligence derrière un meuble. C'est indigne. »

Ortega se releva lentement, les mains levées. Volkov entra. Son visage était lisse, ses yeux semblables à deux billes d'acier froid.

« Jean-Baptiste, » dit Volkov. « Je suis désolé pour votre garde. Il était zélé. »

« Tu n'es qu'une charogne, Yuri. Tu ne respectes ni la table, ni le sang, » cracha Orsini.

Volkov sourit d'un simple étirement de lèvres. « Je ne vole rien. Je réorganise. Le marché européen ne peut pas reposer sur des serments d'ivrognes. Il faut de la structure. Éliminer les intermédiaires qui croient encore que le profit a une morale. »

Il se tourna vers Ortega. « Rafael, vous comprenez ? Les deux tonnes ne sont pas perdues. Elles financent une nouvelle structure qui n'a pas besoin de traverser l'Atlantique. »

Ortega sentit une bile acide lui monter à la gorge. « Vous avez utilisé nos infrastructures pour nous évincer ? »

« On n'évince pas la mer, Rafael. On change de bateau. »

Volkov fit un signe de tête. L'homme cagoulé saisit Orsini par les cheveux et lui força la tête sur le bureau. Le canon du pistolet de Volkov se braqua sur le front d'Ortega.

« Regardez, Rafael. C'est une leçon d'optimisation des flux. »

L'exécuteur sortit un couteau large, fait pour dépecer. D'un geste sec, professionnel, il trancha la gorge du vieil argentier. Le bruit fut net : un gargouillis de liquide chaud, le frottement du métal sur les vertèbres. Orsini tressauta violemment, ses mains griffant le cuir du bureau, puis il s'immobilisa. Le sang se répandit sur les vieux registres de comptes, effaçant les chiffres et les dettes. L'honneur du clan s'écoulait en un ruisseau sombre sur le granit.

« Maintenant, Rafael, » reprit Volkov comme s'il fermait une parenthèse administrative. « Vous allez m'aider à envoyer un télex à Medellín. Vous expliquerez qu'Orsini a trahi, qu'il a volé la cargaison et qu'il est mort en fuyant. Et que moi, Yuri Volkov, je suis votre seul allié pour récupérer les restes. »

Ortega ouvrit les yeux. Il regarda le corps sans vie. Puis il regarda le Russe. « Et si je refuse ? »

« Alors le prochain cadavre sur ce bureau sera le vôtre. Le monde est plein de logiciens qui veulent survivre. »

Ortega regarda ses mains. Elles étaient froides comme le granit. Le monde de 1992 n'était plus celui des hommes de pierre, mais celui des hommes de plomb.

« Donnez-moi le papier, » dit-il d'une voix morte.

Dehors, le vent du maquis soufflait, indifférent. Ortega s'assit à la place du mort, prit un stylo et commença à écrire. Le papier carbone grimaça sous sa plume. La première ligne du mensonge : \*« Le contact corse a rompu le pacte... »\*

À ses côtés, Volkov alluma une cigarette. L'odeur du tabac blond, étranger, supplanta celle du tabac brun d'Orsini. La conquête était totale. La gestion des flux de sang était

en marche, et Rafael Ortega venait d'en devenir le premier comptable.

Il appuya sur le levier de transmission du télex. Le vrombissement électrique signalait que les impulsions partaient vers la Colombie. Le mensonge était désormais une réalité physique.

Volkov s'approcha de la fenêtre. « Le profit n'a pas besoin d'honneur, Rafael. Il n'a besoin que d'obéissance. Nous partons pour Prague. C'est là que le nouveau monde s'écrit. »

Ortega monta dans la Mercedes qui attendait devant la villa. Alors que la voiture s'éloignait, une explosion sourde retentit. La villa s'effondra de l'intérieur sous l'effet d'une charge incendiaire. Le feu n'effaçait pas seulement les preuves, il incinérât un paradigme.

Ortega ferma les yeux, calé dans le cuir froid du véhicule. Il n'était plus un logicien dominant le chaos ; il était une variable d'ajustement dans un système sans visage. Le Tupolev l'attendait à Poretta pour l'emporter vers l'Est. Le chapitre de l'honneur était clos. Celui de la prédation globale ne faisait que commencer.

# Chapitre 12

## Le Piège du Maquis

L'obscurité sur Scalo n'était pas un voile. C'était du goudron. En ce mois d'octobre 1992, l'air de la Corse avait perdu sa superbe estivale pour ne garder que l'âpreté du granit et le sel qui ronge les coques de métal. Le Libeccio soufflait par rafales sèches, faisant claquer les haubans des voiliers et siffler les fentes des vieux entrepôts.

Mateo Pardo descendit de la vedette rapide en premier. Ses mocassins glissèrent sur la pierre moussue. Il jura. Derrière lui, six hommes sautèrent sur le quai. Vestes en lin froissées, Uzis dissimulés. Ils respiraient encore la moiteur de Medellín, l'odeur de la sueur rance et de la poudre de base de coca. Pour eux, cette île n'était qu'un caillou de plus.

Mateo fixa l'ombre d'une Fiat Panda garée sous un lampadaire borgne. Un point rouge s'alluma dans l'habitacle : une cigarette. Le phare gauche cligna deux fois.

— On avance. Doucement.

Le bruit de leurs pas sur le gravier était une agression. Ce silence de cathédrale était une menace physique. Ortega lui avait dit : « Les Corses sont des calculateurs, Mateo. Ils pèsent chaque gramme. » Mais sur ce quai poisseux de fioul, l'arithmétique semblait abstraite.

À mi-chemin des hangars, une silhouette se détacha. Toussaint. Un homme massif, le visage taillé à la serpe par des décennies de vendetta. Ses mains restaient enfoncées dans les poches de son caban.

— Vous êtes en retard.

— La mer n'écoute pas les montres. Où sont les sacs ?

— Le métal est au fond, ou alors il a pris des ailes. Orsini ne dort plus. Il dit que vos calculs de Bogota ne valent pas un clou quand le vent tourne au large de Bonifacio.

Toussaint fit un signe de tête vers les hangars en ruine.

— Suivez-moi. Gardez vos mains loin des ceintures. Ici, les rochers ont des yeux.

Ils s'engagèrent sur le sentier. Un boyau étroit où le granit s'élevait comme les mâchoires d'un piège. Mateo sentait la paranoïa lui picoter la nuque. Ortega, dans ses bureaux climatisés, croyait que la violence était une variable isolable. Il se trompait. Elle était comme le maquis : elle s'enracinait partout.

À vingt kilomètres de là, dans la pénombre de son bureau de Sartène, Jean-Baptiste Orsini fixait un appareil Panasonic posé sur une commode Louis XV. C'était une verrue technologique. Le fax se mit à gémir, recrachant une bande de papier thermique. Orsini regarda l'objet avec le dégoût qu'on réserve à un cadavre étranger trouvé dans sa propre maison. Il ne savait pas comment l'éteindre. Il ne voulait pas savoir. Le monde changeait, et ce cri de machine était son oraison funèbre.

Sur le sentier de Scalo, Toussaint s'arrêta net.

— Vous entendez ?

— Rien, sinon le vent.

— Justement. Le vent s'est arrêté.

Un projecteur de forte puissance s'alluma brutalement, aveuglant les Colombiens.

— Abattez-les ! hurla Mateo.

Avant qu'il ne puisse presser la détente, un sicario fut égorgé par une ombre surgie du vide. Le bruit fut celui d'une fermeture éclair qu'on ouvre trop vite. Le corps s'effondra.

Du haut de la crête, des silhouettes en treillis noir apparurent. Ce n'étaient pas des bergers. Ils maniaient des VSS Vintorez, fusils de précision russes conçus pour tuer sans bruit. Des armes détournées des stocks de la Baltique, acheminées par les ports corrompus de l'Est.

Ce n'était pas une fusillade. C'était une opération de dépeçage.

Toussaint s'était déjà éclipsé par un tunnel de service, un passage de connaisseurs. Il avait vendu les Colombiens. Les Russes payaient en dollars propres, sans les complications de la morale médiévale d'Orsini.

Mateo se plaqua contre la paroi. L'odeur du sang frais se mélangeait à celle de l'ozone.

— Volkov ! Tu ne sortiras pas vivant de cette île !

Une voix s'éleva, calme, amplifiée par un mégaphone.

— Ortega est un logicien, Mateo. Mais sa logique est basée sur des données obsolètes. Le monde de 1992 n'appartient plus aux hommes qui ont une parole. Il appartient à ceux qui ont le vide.

Une grenade à fragmentation roula entre les pieds des derniers sicarios. Le temps se figea. Les contrats, la sueur de la jungle, les promesses... tout fut balayé par une détonation brève. Le métal déchira la chair. Un bras sectionné vola dans le faisceau du projecteur.

Mateo comprit. Les Corses n'avaient pas été infiltrés ; ils avaient été digérés. Orsini n'était déjà plus qu'un fantôme.

Une silhouette apparut au-dessus de lui. Mince, cheveux ras, long manteau de cuir noir. Volkov tenait un Stechkin avec une décontraction insultante.

— Pourquoi ? articula Mateo, le visage maculé de poussière.

— Deux tonnes de cocaïne sont trop lourdes pour des hommes qui croient encore à l'amitié. Le flux ne tolère pas les sentiments.

Volkov leva son arme. À cet instant, à Sartène, le papier thermique finissait de glisser sur le sol du bureau vide d'Orsini. Un message de paix d'Ortega.

Le marteau du Stechkin s'abattit.

La balle entra par le sommet du crâne de Mateo. Son corps s'affaissa sans un bruit. Une simple masse de viande inutile sur le granit.

— Nettoyez tout, ordonna Volkov en russe. Je veux que ce quai soit aussi propre qu'une salle d'opération avant l'aube.

Il se tourna vers la mer. 1992 commençait vraiment ce soir. La vieille mafia mourait dans son propre sang, et le crime de masse, froid et technocratique, s'installait sur les ruines. Volkov craqua une allumette, regarda la flamme, puis l'étouffa entre ses doigts.

La dernière chose qu'on entendit fut le bruit sec d'un corps que l'on traîne sur le béton, puis le clapotis de l'eau noire refermant son secret. Pas d'explosion. Pas de fracas. Juste le silence définitif de la transition.

# Chapitre 13

## L'Honneur Assassiné

L'obscurité de la cave n'était pas un refuge, c'était un linceul. Une seule ampoule nue balançait au bout d'un fil poisseux, projetant des ombres saccadées sur les murs en pierre sèche de cette bergerie perdue au-dessus de Sartène. L'air était saturé de l'odeur du suint de brebis, de terre battue et du parfum métallique d'un vieux groupe électrogène qui hoquetait à l'extérieur.

Jean-Baptiste Orsini était assis derrière une table en chêne massif, les mains à plat sur le bois scarifié. Ses articulations le faisaient souffrir. Le froid du granit s'insinuait dans ses os, un rappel constant que ses soixante ans pesaient plus lourd que les lingots de la Banque de France. En face de lui, la chaise restait vide. Pour l'instant.

Un bruit de pneus sur la pierraille déchira le silence. La porte en bois grinça sur ses gonds rouillés, laissant entrer une bouffée d'air nocturne chargé d'asphodèles et d'essence. Yuri Volkov entra. Il se déplaçait avec la raideur mécanique de ceux qui ont appris à marcher dans les couloirs du KGB, une économie de mouvement qui glaçait le sang. Il portait un imperméable en cuir noir, boutonné jusqu'au menton. Ses yeux, d'un bleu délavé comme une mer morte, ne reflétaient aucune humanité.

Il s'assit. La chaise gémit. Volkov posa un sac en toile de jute sur la table. Un bruit sourd. Le Russe sortit un pain de poudre compacte, enveloppé dans du plastique transparent marqué d'un tampon bleu : un scorpion. La marchandise de Medellín. La pure.

— Le café est froid, dit Orsini, sa voix comme un froissement de parchemin.

— Je ne suis pas venu pour le café, Jean-Baptiste. Je suis venu pour la fin d'un monde.

Volkov sortit un couteau à cran d'arrêt. Le clic de la lame résonna comme un coup de feu. D'un geste lent, il incisa le plastique. L'odeur âcre, chimique, envahit l'espace. La pâte de coca.

— J'ai les deux tonnes, Jean-Baptiste. Ortega croit qu'elles sont au fond de la Méditerranée. Si tu restes avec lui, tu vas mourir pour une dette que tu n'as pas contractée. Il traite ses soldats comme des variables mathématiques. Il ne comprend pas que la violence pure ne se divise pas. Elle se multiplie.

Soudain, un bruit de frottement retentit dans le coin sombre de la cave. Toussaint, le colosse qui montait la garde pour Orsini, fit un pas en avant, la main sur la crosse de son Beretta. Il avait entendu l'insulte envers le code.

Le Stechkin de Volkov ne quitta pas la ligne de sa hanche. L'éclair de bouche fit vibrer l'ampoule. Sous la table, le genou de Toussaint explosa en un nuage de poussière d'os et de laine bouillie. Pas de cri. Juste le bruit d'un homme qui s'effondre comme une carcasse de viande qu'on décroche. Volkov ne cilla pas. Pour lui, ce n'était qu'une virgule de plomb dans une phrase sur les bénéfices.

— La prochaine fois, il n'y aura plus de jambe, dit Volkov sans que son ton ne change d'une octave. Jean-Baptiste, tes garçons doivent apprendre le silence quand les maîtres parlent de chiffres.

Orsini regarda Toussaint s'étouffer de douleur. Le monde de 1992 s'invitait à sa table, et il n'avait pas le goût du maquis.

— Ortega a envoyé un émissaire, murmura Orsini. Luis. Il arrive à Bastia.

Volkov rangea son couteau.

— Alors, nous lui donnerons un coupable. Et nous lui donnerons une sépulture digne de son rang.

\*\*\*

Le hangar de la Marana, près de Bastia, empestait le gazole et le sel. La pluie fine, une pisse de chat acide, faisait briller les pavés du Vieux-Port. À l'intérieur, sous la lumière crue des projecteurs de chantier, Luis était attaché à une chaise métallique. Son visage n'était plus qu'une masse de viande pourpre.

Orsini descendit de sa Mercedes 500 SEL. Ses articulations craquèrent. Il se sentait comme une relique face au cargo russe, le *\*Vyborg\**, qui attendait dans l'ombre du quai. Volkov l'attendait, un verre de vodka à la main.

— Il a avoué, dit le Russe. Ortega a déjà passé un accord avec les Calabrais pour vous contourner. Tu es déjà mort, Jean-Baptiste. Tu ne le sais juste pas encore.

Orsini s'approcha de Luis. Le lieutenant colombien leva les yeux, ou du moins ce qu'il en restait. Un gargouillis s'échappa de ses lèvres brisées. Dans ce hangar, la vérité n'était qu'une question de point de vue et de résistance à la douleur. Orsini sentit le froid du vide l'envahir. Sa parole, son honneur, tout s'évaporait. Il ne restait que ces tonnes de poudre blanche qui brillaient comme de la neige radioactive.

Volkov lui tendit le Stechkin.

— Tue le passé, Jean-Baptiste. Et le futur sera à nous. On ne laisse pas de traces, on ne laisse pas de regrets. On ne laisse que du vide.

Orsini saisit l'arme. Elle était lourde, huileuse. Il posa le canon contre le front de Luis.

La chaleur de la peau du condamné contre le froid de l'acier créa une sensation de nausée physique.

— Pardon, Luis, murmura Orsini. Mais le granit est trop dur pour nous deux.

Le coup de feu tonna sous la voûte du hangar, un bruit sec, sans écho. La tête de Luis bascula en arrière. Un jet de sang macula les briques de cocaïne, dessinant une carte rouge sur le plastique.

— Bien, dit Volkov. Bienvenue dans le siècle des comptables.

\*\*\*

L'épilogue se joua trois jours plus tard, dans la bergerie de Sisco. La trahison a une odeur que le vent corse ne peut effacer. Rafael Ortega n'était pas venu avec une armée, mais avec une précision de scalpel.

L'obscurité fut déchirée par une grenade assourdissante. Quand Orsini reprit ses sens, il était cloué au sol, la tempe écrasée par le canon d'un pistolet. Ortega, en imperméable de gabardine beige, impeccable, le regardait avec une pitié glaciale.

— L'arithmétique, Jean-Baptiste. On commence par soustraire. Ensuite, on divise.

Ortega fit un signe de tête. Un sicaire saisit la main droite d'Orsini et l'étala sur la table en chêne, là même où le pacte avec Volkov avait été scellé par l'esprit. Le couteau de combat s'abattit deux fois, avec une régularité de métronome.

Orsini regarda ses phalanges sur le chêne comme si elles appartenaient à un autre. La douleur était une fréquence radio trop haute pour être entendue. Un silence blanc, absolu, l'enveloppa. Il ne cria pas. Il n'y avait plus rien en lui pour porter un cri.

— Volkov a déjà vendu ton port et tes routes, murmura Ortega en ajustant ses lunettes à monture d'or. Il a compris la leçon. Le profit n'est pas une émotion, Jean-Baptiste. C'est une constante.

Le Colombien se détourna, marchant vers la sortie avec une élégance de spectre.

— Nettoyez, dit-il simplement.

Orsini leva les yeux vers la petite lucarne. Il vit une ligne de plomb grisâtre séparer la mer du ciel. Le monde sans frontières, sans codes, sans pitié, s'étendait devant lui. La détonation finale ne fit pas plus de bruit qu'une branche morte qui casse sous le pied d'un chasseur.

Dehors, la Mercedes noire d'Ortega s'éloigna dans un nuage de poussière, laissant le granit boire le sang, indifférent à la fin de toute chose. L'horizon de plomb s'était refermé. La boucherie des comptables venait de s'achever, et il ne restait plus personne pour compter les morts.

# Chapitre 14

## Bain de Sang Analogique

L'entrepôt de Porto-Vecchio n'était pas un bâtiment, c'était un cercueil de tôle ondulée posé sur un socle de terre battue et de rancœur. L'air y était épais, saturé par l'odeur âcre du tabac brun qui fermentait dans des balles de jute, une senteur de vieux monde, de sueur froide et de poussière séculaire. À l'extérieur, le maquis étouffait sous une lune de plomb. À l'intérieur, Rafael Ortega sentait le poids de sa logique s'effriter comme du calcaire sous l'orage.

Il tenait le Remington 870 à deux mains. Le canon était d'un bleu d'acier qui semblait aspirer la faible lumière des néons grésillants. Ortega, l'homme des équations, le logicien qui avait cru dompter la sauvagerie du milieu avec des théories de flux, n'était plus qu'un animal traqué. Sa chemise de soie italienne collait à son dos, trempée par une sueur acide.

Il fit un pas. Le sol craqua. Un bruit dérisoire qui sonna comme une sentence.

— Yuri ! cria Ortega. Sa voix dérailla. Tu penses que le chaos est ton allié ? Le chaos n'est qu'une variable mal gérée.

Aucune réponse. Juste le gémissement d'un ventilateur de plafond désaxé qui brassait de l'air mort. Ortega se glissa entre deux rangées de balles de tabac. La texture du jute était rugueuse contre son épaule. Soudain, un cliquetis sec à gauche. Ortega pivota et pressa la détente. L'explosion fut monumentale. Le flash déchira l'obscurité. Les chevrotines s'écrasèrent contre un vieux compresseur, arrachant des éclats de fonte.

Le silence revint, chargé d'ozone.

— Trop d'émotion, Rafael, dit une voix calme, désincarnée.

C'était Volkov. Le Russe. Le spectre du KGB qui avait troqué son idéologie contre la pureté du profit. Sa voix était plate, comme un rapport de morgue.

— Tu tires sur des fantômes, continua Volkov. En Russie, on apprend que le bruit est l'aveu de la peur. Tes mathématiques t'ont menti. La seule ligne droite, c'est la balle.

Ortega rechargea. Le "clack-clack" de la pompe fut son seul argument.

— Orsini m'avait prévenu, grogna-t-il en se déplaçant. Il disait que vous n'aviez pas d'âme. Il avait tort. Pour avoir une âme, il faut être un homme. Tu n'es qu'un déchet de la guerre froide.

Il s'arrêta derrière un pilier de granit corse. Froid. Immuable. Il se sentit étranger à cette île. Ici, pas de satellites, pas de transferts instantanés. Juste du papier carbone et du sang qui tache le cuir.

— Orsini est un vieux lion qui croit encore que l'honneur se mange, reprit Volkov, plus proche. Mais le monde devient comme moi. Sans visage. Juste une zone de transit. Ton erreur a été de te croire le cerveau. Dans ce business, le cerveau finit par décorer les murs.

Un éclat de verre se brisa à droite. Diversion. Ortega resta immobile, le doigt sur la détente. L'humidité lui rappelait Medellín, mais sans la vie. Ici, c'était la mort minérale.

Un sifflement. Ortega plongea au moment où une rafale de Steyr balayait la rangée de tabac au-dessus de lui. Il roula et fit feu deux fois, au jugé. Un cri étouffé, ou peut-être juste le vent. Il se releva, les genoux en sang, son costume à mille dollars

déchiré.

— La rigueur, Volkov ! hurla-t-il, perdant pied. J'ai apporté la rigueur ! C'est moi qui ai calculé les risques !

— Tu as oublié la variable humaine. La plus instable.

Le Russe apparut au bout de l'allée. Une silhouette massive dans un manteau de cuir sombre. Il marchait avec la certitude d'un prédateur. Ortega épaula son Remington, mais une douleur fulgurante lui traversa la cuisse avant qu'il ne puisse tirer. Le choc le cloua au sol.

La douleur était blanche. Ortega lâcha son fusil. L'arme glissa sur la terre battue. Volkov s'arrêta à trois mètres. Son visage était une dalle de pierre grise. Il sortit un paquet de Belomorkanal. L'odeur du tabac de contrebande, brutale, frappa les narines du Colombien. Le Russe alluma sa cigarette d'un coup de Zippo.

— L'argent n'est qu'un outil pour acheter du silence, dit Volkov en recrachant une fumée bleue. Et le silence, c'est le pouvoir.

Ortega tenta de ramper, mais Volkov posa sa botte de combat sur la main du Colombien. Il appuya. Les os craquèrent avec un bruit de brindilles sèches. Ortega hurla, les yeux révulsés.

— Orsini est fini, Rafael. Ses hommes ont été achetés. Le marché ne veut plus de vos codes d'honneur. Il veut du volume.

— Tu... tu n'iras nulle part, cracha Ortega. Tout est tracé... les télex... les fax...

Volkov laissa échapper un rire sec.

— On est en 1992, petit logicien. Le monde est une passoire. Tes amis américains regardent les étoiles. Dans la boue, c'est moi qui commande.

Il pointa son arme sur le front d'Ortega. Le canon était chaud. Ortega ferma les yeux. Il pensa aux collines de Medellín, à la rigueur des chiffres qui ne mentent jamais. Mais ici, les chiffres s'étaient tus.

— Ta mort ne sera pas une statistique, dit Volkov. Ce sera un message.

Un bruit coupa le Russe. Ce n'était pas le vent. Le ronronnement lointain d'un moteur Diesel montait dans les tours sur la route côtière. Orsini. L'argentier n'était pas mort. Et il venait avec le granit et le feu.

Volkov se tendit. La chasse changeait d'échelle. Il tourna le dos à Ortega, laissant le Colombien agoniser dans sa mare de logique brisée, et s'enfonça dans les ombres.

Dehors, les phares d'une Range Rover balayèrent la tôle. Jean-Baptiste Orsini descendit. Il ajusta son veston de velours, sentit le poids du magnum dans sa poche. Il ne portait pas de gants. Il voulait sentir le froid du métal. Le vieux monde n'était pas enterré. Il allait se débattre.

Orsini entra dans l'entrepôt comme un huissier venant saisir une âme. L'odeur de la panique était plus forte que celle du tabac. Il vit Ortega, recroquevillé, les mains détruites.

— Regarde-toi, Rafael, murmura Orsini. Tu as cru que le profit était une science. Ici, le seul profit, c'est de rester debout quand le soleil se couche.

— Jean-Baptiste... balbutia Ortega. Volkov... il n'a pas... de règles.

— Les règles sont pour ceux qui craignent Dieu, Rafael.

Orsini fit un signe. Deux ombres au visage de granit apparurent derrière lui, fusils de chasse au poing.

— Volkov ! cria Orsini. Sortez ! La terre corse ne digère pas les corps étrangers. Elle les broie.

Le Russe apparut sur la passerelle métallique, une silhouette de cuir noir surplombant les balles de tabac.

— Votre monde est un musée, Orsini ! lança Volkov. Je suis le futur. Je suis l'absence de visage.

Orsini tira une Gitane brune, l'alluma.

— Le futur, c'est une balle dans le buffet pour ceux qui oublient leur parole.

D'un geste sec, il ordonna l'assaut. Une grenade artisanale vola vers le fond du hangar. L'explosion sature l'air de poussière. Volkov répondit par une rafale de Stechkin. Les balles ricochèrent sur le béton. Un homme d'Orsini s'effondra sans un cri.

Le Corse se jeta derrière un transpalette. Il ne ressentait aucune peur, juste une fatigue millénaire. Il visa non pas le Russe, mais les fûts de kérosène sur la passerelle.

Trois coups.

Le Magnum rugit. La première balle perça le métal. La seconde créa l'étincelle. La troisième fut le point final. Une boule de feu grasse déchira l'obscurité. Volkov fut éjecté de la passerelle, transformé en torche humaine. Il tomba lourdement sur la terre battue, à quelques mètres d'Ortega.

L'odeur de chair brûlée supplanta le tabac. Orsini s'approcha. Volkov tressautait encore, son visage n'était plus qu'une croûte noire où brillèrent des yeux bleus chargés de haine.

— La variable, Rafael, dit Orsini en pointant son arme vers le front du Russe, c'est que sur cette île, on meurt pour ne pas avoir à baisser les yeux devant son miroir.

Il pressa la détente. Le crâne éclata. Orsini se tourna vers Ortega. Le Colombien pleurait de réalisation. Sa rigueur ne pesait rien face à la sauvagerie d'un homme qui n'avait plus que son honneur.

Au loin, les sirènes de la gendarmerie déchiraient la nuit. Orsini rangea son revolver. Il regarda ses mains qui tremblaient de lassitude.

— Pour toi, ce sera le silence, conclut-il.

Il s'arrêta près d'un vieux télécopieur qui crachotait encore un rouleau de papier carbone. Un message de Medellín. Des chiffres. Des menaces. Orsini ne le lut pas. Il arracha le fil d'un geste sec.

— L'analogique a ses limites.

Il sortit dans la nuit fraîche. Le granit de la montagne l'observait avec indifférence. La Range Rover redémarra. Derrière elle, l'entrepôt s'illumina d'un dernier éclat avant que le toit de tôle ne s'effondre. L'horizon de plomb était désormais une ligne de feu sur la côte.

Ortega, dans un dernier souffle, regarda les flammes. Il comprit enfin. La violence n'est pas une variable. C'est le dénominateur commun. Et la division était terminée.

# Chapitre 15

## L'Ère Froide

La nuit sur la marine de Negru n'avait rien d'une caresse. C'était un suaire de sel et de gasoil. Le Libeccio soufflait par rafales sèches, de celles qui liment les nerfs et incrustent le sable dans les pores de la peau. Yuri Volkov se tenait debout sur le quai de granit, silhouette de fer forgé dans un long manteau de cuir que le vent ne semblait pas oser bousculer. À ses pieds, l'eau noire se fracassait contre le béton avec une régularité de métronome. Le bruit de la mer masquait celui des moteurs, mais pas l'odeur : cette puanteur de la marine marchande soviétique, un mélange de graisse rance, de rouille et de mercure.

Au large, le *\*Svetlana\**, cargo battant pavillon maltais mais aux entrailles russes, venait de couper ses projecteurs. Pour la DEA, embusquée sur les hauteurs de Nonza avec ses lunettes de vision nocturne, le navire n'était plus qu'une tache thermique hésitante. Pour Volkov, c'était un flux comptable. Le monde d'hier — celui d'Orsini et de son honneur de villageois, celui d'Ortega et de ses équations de petit-bourgeois — venait de sombrer. On ne gérait plus un empire avec des serments de sang, mais avec de la logistique de guerre.

— Ils arrivent, Monsieur Volkov.

Stepan s'était approché. Un ancien parachutiste de Kaboul dont le visage n'était qu'une accumulation de cicatrices mal recousues. Il tenait une radio dont le grésillement rappelait le bruit d'une scie sauteuse dans de l'os.

— Quatre chaloupes, précisa Stepan. Les grues ont fait le travail en vingt minutes. Les Colombiens là-haut se demandent encore s'ils doivent prier ou fuir.

Volkov ne répondit pas. Il sortit une \*Belomorkanal\* sans filtre. Le briquet Zippo claqua dans le silence comme un coup de feu. Sur le quai, six camions Mercedes attendaient, moteurs au ralenti. Les chauffeurs étaient des locaux, recrutés dans les bars de Bastia, des types qui avaient compris que le granit de l'île se transformait en glace russe. Ils restaient prostrés dans leurs cabines, les mains crispées sur le volant, terrifiés par l'ombre qui fumait sur le quai.

La première chaloupe percuta le pneu de protection du quai avec un bruit sourd de caoutchouc comprimé. Deux hommes en treillis sombres, armés d'AK-74m à crosses pliables, sautèrent à terre. Le déchargement commença. Une chorégraphie brutale de sacs de toile cirée passant de main en main. Pas un mot. Juste le souffle court des hommes et le frottement du plastique contre le métal.

Soudain, Matteu, l'un des lieutenants d'Orsini, se détacha d'un camion. Un homme buriné, relique d'un temps où l'on discutait du prix du transport autour d'un pastis.

— Volkov, commença Matteu, la voix tremblante. Les accords prévoyaient que nous gérons la réception. Mes hommes devaient monter la garde sur la corniche. On n'a pas été prévenus pour vos Russes...

Volkov tourna lentement la tête. Dans le silence qui suivit, on n'entendit que le tic-tac métallique du moteur de la Mercedes qui refroidissait.

— Tu connais les virages, Matteu. C'est ta seule valeur marchande. Le reste, c'est du folklore pour touristes.

— Mais la famille Orsini...

— Ta famille est un cadavre de granit, dit Volkov d'un ton monocorde. Aujourd'hui, il n'y a plus de familles. Il y a des fournisseurs et des distributeurs. Choisis ton camp.

Matteu ouvrit la bouche pour répliquer. Un éclair de fierté corse brilla dans ses yeux. Ce fut son erreur. Volkov ne laissa pas de place au monologue. D'un mouvement sec, il saisit le front de Matteu de la main gauche. Un instant de silence pur, troublé seulement par le cri d'un goéland, puis il lui enfonça la cigarette allumée dans l'œil gauche.

Le cri de Matteu fut étouffé par la main de Stepan qui se referma sur sa bouche comme une mâchoire de fer. L'odeur de la chair brûlée se mêla à celle du tabac. Volkov retira sa main, son visage n'affichant qu'une indifférence technique.

— Jette-le dans le camion numéro trois. S'il bouge encore à l'arrivée, achève-le derrière un maquis.

À trois kilomètres de là, l'agent spécial Miller ajusta son télescope thermique. Sa chemise était trempée de sueur froide.

— Monsieur, j'ai du bruit blanc sur la fréquence 402, murmura le technicien Henderson. Un brouilleur militaire.

Miller jura. Il sentait un poids sur sa poitrine, l'intuition que tout ce qu'il savait du crime venait de devenir obsolète.

— On a désherbé le jardin pour laisser pousser quelque chose de bien plus vénéux, Henderson. Ces Russes ne cherchent pas à s'intégrer. Ils colonisent. Ce n'est plus du trafic, c'est une invasion logistique. Regarde-les. Seize types en AK-74m sur un quai privé. Le bateau est déjà dans les eaux internationales. On n'a rien. Juste des images de fantômes.

Sur le quai, le pager Motorola de Volkov bippa. Un code de confirmation : les fonds venaient de transiter par des comptes de passage à Zurich. Les Colombiens de

Medellín avaient reçu leur solde. Volkov ramassa un petit caillou de granit, sentit les arêtes vives lui entamer la peau, puis le jeta dans l'eau noire. Un plouf dérisoire.

— Brûle le matériel de transmission, Stepan. On n'en aura plus besoin. La prochaine livraison se fera par le terminal 4 de Marseille. On a déjà les dockers. La Corse était un test.

Le convoi s'ébranla vers l'entrepôt de Bastia, une carcasse de béton lépreuse près de la zone portuaire. À l'intérieur, Luccioni, un autre survivant du clan Orsini, attendait, livide. Il avait compris de quel côté le vent tournait, mais ses mains tremblaient.

— Tout est prêt, Monsieur Volkov. Les camions de poisson sont là pour la couverture. Mais Jean-Baptiste... s'il survit, il saura pour la trahison.

Volkov fit le tour du bureau qui sentait la moisissure. Il s'arrêta devant Luccioni. Dans le calme plat de la pièce, on entendait le bourdonnement d'une mouche contre une vitre sale. Sans prévenir, Volkov saisit la main de Luccioni et la plaqua sur le bureau en bois brut. D'un geste sec, il planta un coupe-papier en acier à travers la paume de l'homme.

Le cri de Luccioni fut instantanément étouffé par la poigne de Volkov sur sa mâchoire.

— Ceci n'est pas une punition, Luccioni. C'est une signature. Tu porteras cette cicatrice pour te souvenir que tu travailles pour une organisation, pas pour une famille. Si un seul gramme manque sur les comptes de passage, je tuerai tout ce que tu as touché depuis ta naissance.

Il retira la lame. Luccioni s'effondra, serrant sa main ensanglantée contre sa poitrine. Volkov, lui, retourna à son ordinateur portable, un monolithe gris dont l'écran affichait des colonnes de chiffres. Le crime n'avait plus de visage, il n'avait que des

flux.

Le jour se leva, une lueur couleur de plomb s'étirant sur l'horizon. Volkov quitta l'entrepôt et monta dans sa Mercedes 600 SEL. La berline noire dévorait les virages du Cap Corse avec une régularité de métronome. Soudain, le chauffeur pila. Un troupeau de chèvres bloquait la route. Un berger, sec comme un sarment de vigne, se tenait là, fixant la voiture avec un mépris souverain.

Le chauffeur descendit la vitre.

— Dégage le passage, le vieux.

— Vous pouvez acheter les ports, répondit le berger d'une voix rocailleuse. Mais vous ne posséderez jamais le silence de ces collines.

Volkov abaissa sa vitre arrière. Ses yeux étaient deux fentes d'acier froid.

— Le silence est gratuit, vieil homme. Et ce qui est gratuit n'a aucune valeur.

Il fit un signe. Stepan descendit, attrapa le berger et le projeta contre le muret de pierre. On entendit le craquement sec d'un os. Volkov ne regarda pas l'homme s'effondrer. Il remonta sa vitre.

Vingt kilomètres plus loin, à l'aéroport de Poretta, un Gulfstream attendait sur le tarmac. Volkov monta la passerelle, s'installa dans un fauteuil de cuir beige et ouvrit son modem. Le sifflement strident de la connexion s'éleva dans la cabine. Sur l'écran, un message s'afficha : \*TRANSFERT CONFIRMÉ – MARBELLA.\*

L'avion commença à rouler. Volkov regarda par le hublot la Corse devenir une simple tache sombre sur la mer. Il ne voyait pas de pays, il voyait une plateforme logistique sécurisée. En bas, Miller rangeait son télescope, les mains tremblantes.

— C'est fini, Henderson. On rentre. On écrira qu'on a gagné contre la Mafia. Et qu'on vient de perdre la guerre contre quelque chose de bien pire.

L'avion s'éleva dans la couche de nuages grisâtres. Volkov ferma les yeux. L'ère froide était là. Un horizon de plomb, mathématique et définitif, venait de se refermer sur le monde. Le silence n'était plus une paix, c'était le bruit d'une machine parfaitement huilée qui broyait les derniers vestiges d'humanité pour les transformer en profit brut.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'HORIZON DE PLOMB"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)